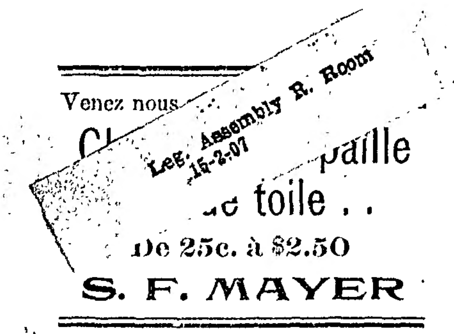
LE COURRIER DE L'OUEST



Venez nous voir pour votre chapeau
Chapeaux de paille . . et de toile . .
De 25c. à $2.50
S. F. MAYER

VOL. I — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 14 JUIN 1906 — No. 36

Causerie Médicale sur l'Alcoolisme

PAR LE Dr L. V. VEZINA, M. D. L.

Suite

" La bière ne contient que 2 à 5 pour cent d'alcool. Quelques-unes de ces préparations en contiennent dix fois autant, ce qui les rend plus fortes que le Whisky, beaucoup plus fortes que le Sherry ou le vin d'Oporto ; quant au Claret et au Champagne, ils ne sont pas de taille à leur être comparés. "

" Il n'y a pas de doute que le bien qu'on attribue à ces mixtures trompeuses vient de l'action stimulante de l'alcool qu'elles contiennent.
Ceux qui on été dupes de la réclame qu'on leur fait, peuvent se procurer du bon Whisky a meilleur marché, *s'ils en ont besoin.* "

Nous avons enfin de l'alcool dans les différents essences et parfums : eau de Cologne, de Floride, etc, etc, : et ici c'est en partie l'alcool de qualité inférieure, comme l'alcool de bois, qui sert à la préparation de ces essences. C'est lui qui fait sûrement perdre la vue aux malheureux qui boivent ainsi de cet alcool parfumé. Nous aurons plus loin les preuves de cela.

Nous résumerons donc cette première partie de notre étude en disant que . 1o L'alcool est excessivement répandus et qu'il revêt différents noms sous lesquels il cherche à s'introduire parmi nous en captant notre confiance. 2o Que, sa nature, ses origines ne sont pas toujours identiques, mais très souvent d'une pureté plus que douteuse ; et que l'on s'ingénie à le falsifier de plus en plus.

II

Les Effets de l'alcool.

Pour bien connaitre les effets de l'alcool sur les différents organes de notre corps, il faut considérer la question sous ces deux aspects : selon qu'elle s'adresse aux individus qui prennent en un temps relativement court des quantités d'alcool plus ou moins considérables, ou en d'autres termes s'enivrent périodiquement après une abstinence plus ou moins longue ; ou bien selon qu'il s'agit de ces personnes qui, sans jamais s'enivrer ou du moins très rarement, font un usage presque quotidien de boissons alcooliques, et s'alcoolisent ainsi à petite dose, et sans s'en douter. C'est surtout de ceux-ci qu'il sera question ; car là est le danger, et d'autant plus sérieux qu'il est généralement moins connu du public, comme de ceux qui sont adonné à cette funeste habitude.

En ce qui regarde l'ivrese aïgue, l'ivrogne proprement dit, le pochard, nous croyons qu'il suffit de nommer la chose pour que tout le monde comprenne de qui nous voulons parler ; car nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire d'avoir parcouru bien du pays pour rencontrer de ces individus qui s'enivrent en se saturant d'alcool 10 à 12 fois par année. Eh bien ! quelque dégoutant que soit le spectacle d'un homme, d'un chrétien qui délibérément s'ôte l'intelligence, la raison, et se ravale ainsi au niveau de la brute, cependant là n'est pas le danger social. Car l'ivrogne, le pochard, porte ordinairement en évidence sur la figure une marque d'identité. Il devient vite un objet de pitié sinon de dégoût pour tout le monde. Le vide se fait autour d'un tel individu. et ses relation s sociales se réduisent à peu de chose. L'influence délétère qu'il pourrait exercer sur ces concitoyens devient bientôt nulle. D'ailleurs frappé très rapidement dans ses facultés physiques et intellectuelles, incapable d'aucun effort viril, c'est en définitive un impotent, un impuissant. Plaignons, en passant, ces tristes ruines, et voyons l'autre genre d'alcoolisme, celui qui fait suite à la consommation de l'alcool à petites doses, à petits coups, tout le long de l'année.

La physionomie de cet alcoolique revêt différents types. Tantôt c'est l'homme bien posé dans la société, négociant, commerçant, un peu politicien même, qui gère de multiples affaires qu'il termine invariablement en payant ou acceptant une traite, et qui rentre chez lui, le soir avec 10 à 12 petits coup dans le corps. Tantôt c'est l'individu ami de tout le monde et dont chacun se dit l'ami, pour partager avec lui le coup de l'amitié.

Ou bien, c'est le bourgeois tranquille chez lui, peu occupé, qui s'ouvre régulièrement l'appétit par le petit verre pris avant chaque repas, et qui s'endort béatement, content d'une dernière lampée dégustée en se mettant au lit.

C'est encore celui qui est incapable de recevoir une visite, rencontrer un ami sans faire apporter la bouteille, pour activer la conversation ou éclaircir les idées ! Tout devient raison pour payer cette traite, et l'on paye la traite comme l'on se donne la main. Quelques amis se trouvent réunis et l'on passe un auberge, il faut payer un coup. Et comme l'orgueil se mêle à tout, l'on ne sort de là, que lorque chacun y est allé de son verre, et que tous soient devenus un peu fous.

C'est très souvent l'homme de profession qui, honoré, et se sentant près de fléchir sous le poids de responsabilités quelquefois bien lourdes, prétend se remonter l'énergie ou activer ses fonctions célébrales par l'usage journalier de cet alcool qui enveloppera, comme d'un brouillard, ses plus nobles facultés.

L'alcoolique, c'est enfin celui ou celle qui sous prétexte de ce médicamenter, et pour des indispositions de peu d'importance, a toujours sous la main l'un ou l'autre des 500 préparations merveilleuses, annoncées dans les journaux et les almanachs, préparations qui, la plupart du temps, n'agissent que par l'alcool plus ou moins concentré qu'elles contiennent.

Eh bien ! toute cette catégorie de fidèles à la traite, aux petit coups, sont destinés à devenir tôt ou tard, des alcooliques invétérés, et voyons dans quel état sont leur organes. Prenons n'importe lequel de ces malheureux.

Tout d'abord, il faut savoir que l'alcool étant un liquide éminemment diffurible, s'absorbe rapidement, une fois dans l'estomac, une très petite quantité gagnant l'intestin, qu'il irrite, pour de là être rejeté au dehors par cet organe. Sachons de plus que le premier effet de l'alcool, après absorption, est de stimuler, d'exciter l'organisme en général : mais comme tous les stimulants qui ne sont pas naturels, cette excitation, cette stimulation est bientôt suivie d'une dépression, d'une lassitude également générale. Plus on renouvelle l'excitation alcoolique, et plus la dépression consécutive devient profonde. C'est là un des nombreux prètextes pour boire. Ils prennent un coup, cinq coups, dix coups pour se stimuler, se tonifier, nous disent-ils. Oui, ils se stimulent, nous l'admettons ; ou plutôt non, car l'alcool, remarquez-le bien, ne stimule qu'à la manière du coup de fouet qui fait bondir le cheval sans lui donner de nouvelles forces, et l'aiguillonne ainsi jus qu'à ce qu'il tombe épuisé. Mieux vaudrait, n'est-ce pas, le soulager un peu de son fardeau, ou lui donner le repos nécessaire que de prétendre lui infuser de la vigueur par le fouet ou bâton.

L'Estomac

L'*estomac* au contact prolongé de l'alcool, finit par s'irriter, et présente bientôt les lésions de la dyspepsie chronique. Le suc gastrique, chargé de digèrer certaines parties des aliments perd ses propriétés constitutives. A sa place nous ne trouvons plus qu'un mucus filant plus ou moins épais, et dénué de toute propriété digestive. Il est cause qu'il se produit des fermentations acides dans la masse des aliments imparfaitement digérés, dont l'alcoolique peut goûter tous les matins l'arôme délicieux. C'est ce qu'on appelle les *vomissements matutinaux de l'ivrogne.*

Poursuivant sa marche, l'alcool rencontre d'abord le foie, et entre les deux se livre un combat où l'alcool a presque toujours le dessus.

Le Foie

Le *foie* est peut-être l'organe le plus important de notre corps au point de vue de la nutrition et de la défense de notre organisme contre les ennemis qui l'assaillent de toutes parts. Ses fonctions sont multiples. C'est le grand destructeur des impuretés du sang, et des principes malfaisants, microbes ou autres qui peuvent pénétrer, avec le liquide sanguin, dans nos organes. Tout le sang de notre corps se purifie dans le foie, et il en est toujours gorgé : car il est le siège d'une double circulation. De plus, il fabrique la bile sans laquelle nous ne saurions vivre. Les cellules du foie sont très délicates et il faut le microscope pour bien saisir leur conformation.

Eh bien ! l'alcool s'attaque directement à toute cette admirable construction. Les cellules hépatique (du foie) perdent bientôt leur forme, s'atrophient, se ratatinent et sous l'infiuence de l'irritation alcoolique prolongée, elles sont comprimées, étouffées par une espèce de gangue fibreuse qui s'accroissant et s'infiltrant partout, finit par rendre le foie dur, bosselé, atrophié, enfin absolument incapable de semplir son rôle bienfaisant dans l'organisme. C'est ce qu'on appelle le foie cirrhotique, (1) et c'est le foie de l'alcoolique. Le porteur de semblables lésions au foie est irrémédiablement condanné à la mort.

Les Rognons.

Suivons encore l'alcool qui s'infiltre partout et arrive aux *rognons.* Voilà aussi des organes bien importants de notre organisme. Notre corps, c'est un foyer dont les aliments et l'oxigène, de l'air servent à entretenir la chaleur par l'intermédiaire du sang. De même que dans tout foyer, il se produit par suite de la combustion, des cendres et des déchêts qui ne peuvent plus servir, de même dans cet admirable foyer, qu'est l'organisme humain, il se produit aussi des résidus, des déchêts inutiles, nuisibles même, et qui doivent être rejetés au dehors par les organes ou cananx placés à cet effet.

—(1) Portant des granulations d'un jaune roux.

(A suivre)

LA PRAIRIE

Suite de la 5ième page

Du reste, Mesdames et Messieurs, la preuve que nos compatriotes ne faisaient pas erreur en se dirigeant vers ces riches plaines de l'Ouest, c'est qu'ils y furent bientôt suivis par des multitudes d'immigrants venus de tous les coins du globe et ayant comme nos hardis devanciers le désir bien légitime de faire fortune. Ce flot d'humanité a changé la prairie américaine avec une rapidité qui ne cesse d'émerveiller le monde. Fréchette a décrit cette transformation en des vers qui ont mérité d'être comparés aux meilleurs de Victor Hugo et vous me permettrez de les substituer à ma modeste prose :

Jolliet ! Jolliet ! deux siecles de conquêtes
Deux siècles sans rivaux ont passé sur nos têtes,
Depuis l'heure sublime où, de ta propre main
Tu jettas d'un seul trait, sur la carte du monde
Ces vastes régions, zone immense et féconde,
Futur grenier du genre humain !

Deux siècles ont passé depuis que ton génie
Nous fraya le chemin de la terre bénie
Que Dieu fit avec tant de prodigalité,
Qu'elle garde toujours dans les plis de sa robe
Pour les déshérités de tous les coins du globe,
Du pain avec la liberté !

Oui, deux siecles ont fui ! La solitude vierge
N'est plus là ! Du progrès le flot montant submerge
Les vestiges derniers d'un passé qui finit.
Où le désert dormait, grandit la métropole ;
Et le fleuve asservi courbe sa large épaule
Sous l'arche aux piliers de granit !

Plus de forêt sans fin : la vapeur les sillonne
L'astre des jours nouveaux sur tous les points rayonne ;
L'enfant de la nature est évangélisé ;
Le soc du laboureur fertilise la plaine :
Et le surplus doré de cette gerbe trop pleine
Nourrit le vieux monde épuisé.

Des plus purs dévouements merveilleuse semence !
Qui de vous eût jamais rêvé cette œuvre immense.
O Jolliet, et vous apôtres ingénus,
Humbles soldats de Dieu, sans reproche et sans crainte,
Qui portiez le flambleau de la vérité sainte
Dans ces parages inconnus !

Des volontés du ciel exécuteurs dociles,
Vous futes les jalons qui rendent plus faciles
Les durs sentiers où doit marcher l'humanité...
Gloire à vous tous ! du temps franchissant les abimes
Vos noms environnés d'auréoles sublimes
Iront à l'immortalité !

Et toi, de ces héros généreuse patrie,
Sol canadien que j'aime avec idolâtrie,
Dans l'accomplissement de tous ces grands travaux,
Quand je pèse la part que le ciel t'a donnée,
Les yeux sur l'avenir, terre prédestinée,
J'ai foi dans tes destins nouveaux.

(A suivre)

L'Hon Chas Fitzpatrick Juge-en-Chef

Les nouvelles d'Ottawa nous annonçaient au commencement de la semaine la nomination de l'Hon. Chas Fitzpatrick, ministre de la Justice, au haut poste de Juge-en-Chef de la Cour Suprême, en remplacement de Sir Elzéar Taschereau, démissionnaire. L'Hon. M. Fitzpatrick fut assermenté le 4 du courant. Cette nomination a donné lieu à des remaniements ministériels importants. L'Hon. M. Aylesworth, ministre de Postes, devient ministre de la Justice et l'Hon. R. Lemieux devient ministre des Postes.

PAS D'ENFANT

Un journal hebdomadaire publié à Montréal, le *Standard*, fait une sortie vigoureuse, dans son dernier numéro, contre les époux sans enfants. Il cite des logements où il y a jusqu'à cinquante familles et où on ne trouve pas un seul enfant. Et ces familles sans enfant sont toutes de celles qui ont de beaux revenus. Le *Standard* conclut que cet état de choses donne une perspective peu attrayante pour le futur de la nationalité Canadienne-Anglaise, quand il nous arrive chaque jours des fammilles d'immigrants comptant treize et quinze enfants.

AUTRICHE

En même temps que le comte de Witte se retirait, l'Autriche Hongrie changeait de ministère.

Le ministère Gautsch se retire par impuissance d'aboutir dans la question qui avait été sa raison d'être, c'est-à-dire la réforme électorale : réforme destinée à substituer à l'un des régimes de suffrage les plus restreints et les plus compliqués de l'Europe moderne, le vote universel, direct et secret.

Depuis 1896 le système électoral autrichien se caractérisait par le vote par curies, dont le resultat politique était que tel deputé pouvait représenter quarante mille électeurs et tel autre cinq ou six seulement. Cette organisation paradoxale, le baron Gautsch voulait la supprimer ; mais il s'est heurté à de telles difficultés, les négociations qu'il avait dû engager aussi bien du côté slave que du côté tchèque et allemand, ayant échouées, il a préféré se retirer.

Le Progrès du Canada

Une entrevue avec M. Henry Miles —Le commerce franco-canadien —L'immigration anglaise

M. Henry Miles, président de la compagnie Leeming Miles et de la ligue des gens d'affaires de Montréal, est de retour d'un voyage en Europe. Interviewé sur ses impressions de voyage, M. Miles s'est déclaré agréablement surpris de l'intérêt que suscite le Canada en France et en Angleterre. Les représentants du Canada à Paris, dit M. Miles, font d'excellente besogne et notre agent commercial, là-bas, M. Poindron, reçoit, chaque jour, de toutes parts, un nombre considérable de demandes de renseignements. Le commerce entre la France et le Canada devrait être beaucoup plus considérable et les deux pays gagneraient à conclure un nouveau traité de commerce qui allongerait notablement la liste des articles jouissant du tarif préférentiel.

En Angleterre le Canada commence à être bien connu et sa prospérité y inspire une grande confiance qui se traduira bientôt par une augmentation considérable du nombre des immigrants britanniques et du chiffre des capitaux anglais investis dans des entreprises canadiennes. En somme, conclut M. Miles, les observations que j'ai pu faire en Europe me font penser, plus que jamais, que le siècle qui commence sera le siècle du Canada.

On ne trouve en Angleterre, dit encore M. Miles, aucune trace de cette décadence commerciale que l'on a tant prophétisée. La popularité de M. Chamberlain y semble aussi grande que par le passé et on estime généralement que ses idées finiront par triompher dans un avenir plus ou moins proche.

NOTRE ETAT FINANCIER

Les effets d'une bonne administration.

Ottawa, 8.—L'état financier pour les onze mois expirés le 31 mai a été rendu public aujourd'hui. Les recettes ont été de $71,012,213, soit $20,865,789, de plus que les dépenses. En déduisant les $11,781,136 de dépenses au compte capital il y a un excédent de recettes sur toutes les dépenses, de $9,000.000.

Si on compare ces onze mois avec la période correspondante de l'année dernière, les recettes ont augmenté de près de $8,000,000 et les dépenses de $3,349,000.

On demande à Minou si, malgré son deuil, il ira cette année au bord de la mer.

—Certainement, répondit-il, cependant, par respect pour les convénances, il est probable que je choisirai quelque plage de la mer Noire !

35

Feuilleton du " Courrier de l'Ouest "

LE BOSSU

—OU—

LE PETIT PARISIEN

(Suite)

—Je parle ainsi pour vous seule, mademoiselle de Nevers, reprit Gonzague s'adressant toujours à dona Cruz, car vous seule ici avez besoin d'être persuadée. Mes honorables amis et conseils partagent mon opinion ; ma bouche exprime toute leur pensée.

Nul ne protesta. Gonzague poursuivit.

—Ce que j'ai dit précédemment sur mon dessein d'éloigner tout châtiment trop sévère vous explique la présence de nos belles amies. S'il s'agissait d'une punition proportionnée à la faute, elles ne seraient point ici.

— Mais quelle faute ? demanda la Nivelle. Nous sommes sur le gril, monseigneur !

—Quelle faute ? répéta Gonzague faisant mine de réprimer un mouvement d'indignation ; c'est assurément une faute grave, la loi la qualifie de crime, que de s'introduire dans une famille illustre pour combler frauduleusement le vide causé par l'absence ou par la mort.

—Mais la pauvre Aurore n'a rien fait ! voulut s'écrier dona Cruz.

—Silence ! interrompit Gonzague ; il faut un maître et un frein à cette belle coureuse d'aventures. Dieu m'est témoin que je ne lui veux point de mal. Je dépense une notable somme pour dénouer gaiement son odyssée : je la marie.

— A la bonne heure ! fit Esope II ; voici la conclusion.

—Et je lui dis, continua Gonzague en prenant la main du bossu : Voici un honnête homme qui vous aime, et qui aspire à l'honneur d'être votre époux.

—Mais vous m'avez trompée, monsieur ! s'écria la gitanita rouge de colère ; mais ce n'est pas celui-là ! Est-ce qu'il est possible de se donner à un être pareil ?

—S'il a beaucoup de bleues, pensa Nivelle entre haut et bas.

—Pas flatteur, pas flatteur du tout, murmura Esope II ; mais j'espère que la jeune personne changera bientôt d'avis.

—Vous, fit dona Cruz, je vous devine. C'est vous qui emmêlez tous les fils de cette intrigue. C'est vous, je le devine bien maintenant, qui avez dénoncé la retraite d'Aurore.

—Eh, eh, fit le bossu d'un air content de lui-même. Eh, eh, eh, j'en suis, pardieu, bien capable. Monseigneur, cette jeune fille a le défaut du bavardage. Elle a empêché ma femme de répondre.

—Si c'était encore le marquis de Chaverny... commença dona Cruz.

—Laisse, petite sœur, dit Aurore de ce ton ferme et glacé qu'elle avait pris dès l'abord. Si c'était M. de Chaverny, je le refuserai comme je refuse celui-ci.

Le bossu ne parut pas déconcerté le moins du monde.

—Bel ange, dit-il, ce n'est pas votre dernier mot.

La gitanita se mit entre lui et Aurore. Elle ne demandait pas mieux que de se battre avec quelqu'un. M. de Gonzague avait repris son air insoucieux et hautain.

—Point de réponse fit le bossu en avançant d'un pas, le chapeau sous le bras, la main au jabot. C'est que vous ne me connaissez pas, ma toute belle ; je suis capable de passer n a vie entière à vos genoux.

—Quant à cela, c'est trop, fit Nivelle.

Les autres femmes écoutaient et attendaient. Il y a chez les femmes un sens supérieur qui ressemble à la seconde vue. Elles sentaient je ne sais quel drame lugubre sous cette farce qui, malgré l'effort du bouffon principal, se déroulait si péniblement. Ces messieurs, qui savaient à quoi s'en tenir, grimaçaient la gaieté. Mais la gaieté ne vient pas à bille nommée. La gaieté rebelle tenait rigueur. Quand le bossu parlait, sa voix aigre et grinçante agaçait les nerfs de tous. Quand le bossu se taisait, le silence était sinistre.

—Eh bien, messieurs, dit tout à coup Gonzague, pourquoi ne boit-on plus ?

Les verres s'emplirent à bas bruit. Personne n'avait soif.

—Ecoutez-moi, belle enfant, disait cependant le bossu, je serai votre petit-mari, votre amant, votre esclave...

—C'est un rêve affreux ! fit dona Cruz ; quant à moi, j'aimerais mieux mourir.

Gonzague frappa du pied ; son regard menaçait sa protégée.

—Monseigneur, dit Aurore avec le calme du désespoir, ne prolongez point ceci ; je sais que le chevalier Henri de Lagardère est mort.

Pour la seconde fois, le bossu tressaillit comme s'il eut reçu un choc soudait. Il ne parla plus.

Un silence profond régna dans le salon.

—Mais qui donc vous a si bien instruite, mademoiselle ? demanda Gonzague avec une grave courtoisie.

— Ne m'interrogez pas, monseigneur. Arrivons au dénoûment de ceci, qui est marqué d'avance. Je l'accepte, je le désire.

Gonzague sembla hésiter. Il ne s'attendait pas à ce qu'on lui demandât le bouquet d'Italie. La main d'Aurore avait fait un visible mouvement vers les fleurs.

Gonzague regardait cette fille toute jeune et si belle.

—Préférez-vous un autre époux ? murmura-t-il en se penchant à son oreille.

—Vous m'avez fait dire, monseigneur, répondit Aurore, que si je refusais. Je serais libre. Je réclame l'accomplissement de votre parole.

—Et vous savez ?... commença Gonzague toujours à voix basse.

—Je sais, interrompit Aurore, qui releva enfin sur lui son regard de sainte, et j'attends que vous m'offriez ces fleurs.

XII

LA FASCINATION

Pour ne point comprendre ce que la situation avait de terrible, il n'y avait là que dona Cruz et ces dames. Toute la partie mâle de l'assemblée, financiers et gentilshommes, avait le frisson dans les veines. Cocardasse et Passepoil tenaient leurs yeux fixés sur le bossu, comme deux chiens tombés en arrêt.

En présence de ces femmes étonnées, inquiètes, curieuses, en présences de ces hommes énervés par le dégoût, mais qui n'avaient point ce qu'il fallait de force pour rompre leur chaîne, Aurore était calme. Aurore avait cette douce et radieuse beauté, cette tritesse profonde mais résignée de la sainte qui subit son épreuve suprême sur cette terre de deuil et qui déjà regarde le ciel. La main de Gonzague s'était tendue vers les fleurs ; mais la main de Gonzague retomba. Cette situation le prenait à l'improviste. Il s'était attendu à une lutte quelconque, à la suite de laquelle ces fleurs, données ostensiblement à la jeune fille, eussent scellé la complicité de ses adhérent. Mais, en face de cette belle et douce créature, la perversité de Gonzague s'étonna. Ce qui restait de cœur au fond de sa poitrine se souleva. Le comte Canozza était un homme.

Le bossu fixait sur lui son regard étincelant. Trois heures de nuit sonnèrent à la pendule. Au milieu du profond silence, une voix s'éleva derrière Gonzague. Il y avait là un coquin dont le cœur desséché ne pouvait plus battre. M. de Peyrolles dit à son maître :

—Le tribunal de famille se rassemble demain.

Gonzague détourna la tête et murmura :

—Fais ce que tu voudras.

Peyrolles prit aussitôt le bouquet de fleurs dont Gonzague lui-même avait révélé la destination. Dona Cruz, saisie d'une vague crainte, dit à l'oreille d'Aurore :

– Que me parlais-tu de ces fleurs ?

—Mademoiselle, prononçait en ce moment Peyrolles, vous êtes libre. Toutes ces dames ont des bouquets, permettez que je vous en offre un.

Il fit cela gauchement. Son visage, à cette heure, suait l'infamie. Aurore, cependant, avança la main pour prendre les fleurs.

—Capédédiou ! fit Cocardasse, qui s'essuya le front : il y a là quelque diablerie.

Dona Cruz, qui regardait Peyrolles avidement, s'élança d'instinct ; mais une autre main l'avait prévenue. Peyrolles, repoussé durement, recula jusqu'à la cloison. Le bouquet s'échappa de ses mains, et le bossu le foula aux pieds froidement. Toutes les poitrines furent déchargées d'un fardeau.

– Qu'est-ce à dire ? s'écria Peyrolles, qui mit l'épée à la main.

Gonzague regarda le bossu avec défiance.

—Pas de fleurs, dit celui-ci. Moi seul ait désormais le droit de faire de ces cadeaux à ma fiancée. Que diable, vous voilà tous consternés comme des gens qui ont vu tomber la foudre. Rien n'est tombé, qu'un bouquet de fleurs fanées. J'ai laissé aller les choses pour avoir tout le mérite de la victoire. Rengaînez, l'ami, et vite.

Il s'adressait à Peyrolles.

—Monseigneur, reprit-il, ordonnez à ce chevalier de la triste figure de ne point troubler nos plaisirs. Bonté du ciel, je vous admire, vous jetez comme cela le manche après la cognée ; vous rompez les négociations. Permettez-moi de ne pas renoncer si vite.

—Il a raison, il a raison, cria-t-on de toutes parts.

Chacun se raccrochait à ce moyen de sortir du noir. La gaieté n'avait pu prendre dans le salon de Gonzague cette nuit. Il va s'en dire que Gonzague lui-même n'espérait rien de la tentative du bossu. Cela lui donnait seulement quelques minutes pour réfléchir. C'était précieux.

—J'ai raison, pardieu ! je le sais bien, poursuivit Esope II. Que vous avais-je promis ? Une leçon d'escrime amoureuse. Et vous agissez sans moi ! et vous ne me laissez par dire un mot ! Cette jeune fille me plait ; je la veux, je l'aurai.

—A la bonne heure ! fit Navailles, voilà qui est bien parler.

—Voyons, dit le gros petit traitant en arrondissant avec soin sa phrase, voyons si tu es aussi fort aux tournois d'amour qu'aux luttes bachiques.

—Nous serons juges, ajouta Noce ; entame la bataille.

Le bossu regarda Aurore, puis le cercle qui les entourait. Aurore, épuisée par le suprême effort qu'elle venait de faire, s'affaisait entre les bras de dona Cruz. Cocardasse roula vers elle un fauteuil. Aurore s'y laissa tomber.

—Les apparences ne sont pas pour ce pauvre Esope II, murmura Nocé.

Comme Gonzague ne riait pas, on resta sérieux ; les femmes ne s'occupaient que d'Aurore, excepté Nivelle, qui pensait :

—J'ai idée que ce petit homme est un Crésus.

—Monseigneur, dit le bossu, permettez-moi de vous adresser une requête. Vous êtes trop haut placé assurément pour avoir voulu vous jouer de moi. Si l'on dit à un homme : " Courez ! " il ne faut pas commencer par lui lier les deux jambes. La première condition du succès, c'est la solitude. Où vites-vous une femme s'attendrir quand elle se voit entourée de regards curieux ? Soyez juste, c'est là l'impossible.

—Il a raison ! fit encore le chœur des convives.

—Tout ce monde l'effraye, reprit Esope II ; moi-même, je perds une partie de mes moyens ; car, en amour, le tendre, le passionné, l'entraînant, est toujours tout près du ridicule. Comment trouver de ces accents qui eni-

Coin Féminin

ECONOMIE DOMESTIQUE

Lettre à une jeune maitresse de maison

Ta dernière lettre, où l'hosanna de ton jeune bonheur s'élevait à chaque ligne, m'a profondément touchée, et je te l'avoue un peu inquiétée, la première partie surtout. " Je crois au bonheur ! dis-tu, " et durant deux, trois longues " plumées " d'encre, tu laisses la folle du logis vagabonder sur ton papier.

O ! petite amie si jeune et si chère à d'autres, qui connaîtraient moins intimement le fond de mon âme, je n'oserais jeter une douche sur ce fol enthousiasme, mais à toi, Yvette, je te demande : *qu'arrivera-t-il le jour prochain, où redescendant à la réalité, tu t'apercevras que tes idoles ont des pieds d'argile ; tombée des hauteurs où tu planes, tes ailes ne se briseront-elles pas à tout jamais, oiselle bien-aimée ?*

Oui, je le sais l'être de droiture, à qui tu as lié ton sort, fait partie de l'élite de son sexe, et c'est bien pour cela, que je lui pardonne d'avoir pris une *telle place* dans ce cœur que j'avais cru égoïstement à moi seule : mais de ce qu'il ne comprendra pas — par son caractère même, sérieux et droit — les mièvreries sentimentales de sa femme, n'iras-tu pas grossir les rangs de ces femmes incomprises dont Carmen Sylva a donné cette définition : celles qui ne comprennent pas les autres.

... J'ai lu — les heures sont longues maintenant pour moi et ceux que tu appelais mes bons amis le sont plus que jamais — J'ai lu, dis-je, Dominique de Fromentin et contre ma tête brune j'ai rêvé un moment de ta tête blonde, et de tes cheveux fous qui chatouillaient mes yeux lorsque nous lisions ensemble, tout bas, haletantes d'une pure émotion, la rencontre de ce rouge-gorge, en pleine mer, venu se jeter, par le hublot dans la cabine de Dominique.

" Où donc allait-il en cette saison ? Il retournait en France, il en revenait peut-être. Sans doute, il avait son but, comme j'ai le mien. " Connais-tu, lui ai-je dit avant de le rendre à sa destinée, avant de le remettre au vent qui l'emporte, à la mer à qui je le confié, connais-tu, sur une côte où j'aurais pu te voir, un village dans un pays pâle, où l'absinthe amère croît jusqu'au bord des champs d'avoine ? Connais-tu une maison silencieuse et souvent fermée une allée de tilleuls où l'on marche peu, des sentiers sous un bois grêle où les feuilles mortes s'amassent de bonne heure, et dont les oiseaux de ton espèce font leur séjour d'automne et d'hiver ? Si tu connais ce pays, cette maison champêtre qui est la même, retournes-y, ne fut-ce que pour un jour, et portes de mes nouvelles à ceux qui sont restés ! "

... J'ai cédé à la tentation de ressavourer avec toi les mêmes émotions, et maintenant Yvette prends ton cahier gris, celui où tu confesses ton cœur, et inscrit ce conseil que j'ai glané pour toi au cours de ma lecture, nul ne convient mieux.

"Faites attention surtout, car vous regardez toujours ou trop haut ou trop bas. Trop haut, c'est l'impossible ; trop bas, ce sont les feuilles mortes. La vie n'est pas là ; regardez directement devant vous, a hauteur d'homme et vous la verrez."

Regardez la vie à hauteur d'hommes. Quelle belle maxime ! Comment te dire mieux l'idéalisme qu'il te faudra mettre dans le terre à terre de la vie quotidienne, dont les angles mal polis blesseront ta sensibilité ; et de quelle dose de terre à terre, de sens pratique tu devra alourdir ton idéal pour l'équilibrer, là, juste en face de tes yeux. ?

Crois-tu, chère, qu'en prenant la plume j'avais la seule intention de répondre de ta dernière phrase : " Comment installer ma cuisine ? ,, La cuisine ! voilà la prose, la bonne prose du ménage, le laboratoire d'où sortira le bonheur ou la désunion. Je suis certaine, chère petite alchimiste, que tu vas prouver le premier au fond de tes casseroles ! et c'est de grand cœur que je livre " mes petits secrets de confort et de bien-être."

Disons, tout d'abord, qu'en confort et en bien-être il ne faut rien exagérer. Que ton budjet soit toujours consulté; les habitudes de luxe sont d'une accoutumance facile, si l'avenir réserve quelques déboires on se rebelle et la moindre privation est une souffrance : le secret du bonheur domestique, réside dans la simplicité. Par ce mot il ne faut pas entendre la mesquinerie, la vulgarité des habitudes mais la modération de la dépense.

Et maintenant j'arrive à l'installation de ta cuisine. La pièce portant ce nom, devra être très bien éclairée et non moins bien ventillée. Pas de coins obscurs, c'est le meilleur moyen d'éviter les amoncellements de linge sale, les tas de détritus. La ventillations dissipera cet énervement bien connu des cuisinières stationnant trop longtemps dans une cuisine privée d'air, et t'épargnera ce vilain teint empourpré. La porte ou les fenêtres seront tenues constamment ouvertes en été, et en hiver quelques minutes quatre ou cinq fois par jour, même par les plus grands froids. Puisque tes moyens te permettent une domestique, tu exigeras d'elle que cette aération soit rigoureusement faite, et cela dans l'intérêt de sa santé.

Chaque soir le plancher sera rincé à l'aide d'une grosse éponge et chaque semaine nettoyé à fond. On se servira d'eau dans laquelle aura bouilli des cendres et d'une brosse rude.

Que chaque objet soit remis à sa place chaque jour, les casseroles, les assiettes, etc., tout cela bien clair, bien net, bien essuyé.

Tous les soirs le fourneau sera nettoyé avec soin. Il le sera dans la journée à chaque accident. La mine de plomb délayée dans un peu de vinaigre donne un beau brillant.

Une fois par semaine il sera fait un grand nettoyage. Tous les ustensiles, même ceux qui ne servent pas habituellement, seront passés en revue et nettoyés.

Le mobilier de la cuisine sera aussi réduit que possible. Une table, deux chaises, un poèle, un grand placard, quelques rayons, une caisse à bois et c'est tout. Je ne suis pas non plus partisante d'une grande quantité d'ustensiles de cuisine. On ne saurait trop éviter l'encombrement, puis acheter un objet qui ne sert qu'une fois et qu'on met ensuite à l'écart, c'est augmenter la dépense sans presque nul avantage. Une cuisinière intelligente et consciencieuse saura, à l'occasion, suppléer ou remédier à ce qui lui fera défaut.

Je suis l'adversaire des ustensiles en cuivre : d'abord leur prix d'achat est souvent fort élevé ; ensuite, comme ils s'oxydent très facilement, ils exigent de grands soins. La négligence dans leur entretien se paie chère. Les émaillés sont recommandables comme propreté, hygiène et économie.

Je ne puis te préciser le nombre et le genre d'ustensiles nécessaires, je te recommande seulement d'avoir une poèle spéciale pour les omelettes, de ne jamais l'écurer, mais de la laver à l'eau bouillante ; on évite ainsi que les omelettes ne collent. Les ustensiles, casseroles, cuillères de bois, ayant servi aux sauces, ragoûts, donneraient un gout désagréable au lait, tisanes, etc., il faudra donc en avoir de spéciaux. On emploiera aussi pour les sauces et toutes préparations culinaires les cuillères de bois ; celles de fer ou d'étain ont l'inconvénient de noircir les sauces. Avant de se servir, pour la première fois des objets en fonte ou en tôle, non émaillés ou étamés, il est bon, pour empêcher que la rouille ne s'en empare, de les mettre au feu avec de la graisse et de bien les en induire.

Et toujours le même conseil : de la propreté, une propreté méticuleuse.

La vaisselle se lavera à l'eau chaude, au moyen d'un petit balai composé de gros fils ; on laisse égouter et l'on essuie avec un torchon très propre.

L'argenterie se lave à l'eau bouillante. On doit avoir soin de la laver la première. On la rince ensuite dans une eau moins chaude ; on dépose chaque pièce à mesure qu'elle est rincée sur un linge, puis on essuie le tout avec une toile douce.

Avant de serrer l'argenterie, on doit la compter pour s'assurer s'il ne manque aucune pièce ; car dans le cas d'absence, les recherches seront plus faciles a faire, plus tôt que plus tard.

Les lames de couteaux doivent être nettoyées après chaque repas, en les frottant avec un bouchon de liége enduit de tripoli.

Les verres et les cristaux se lavent à l'eau froide. Pour les bouteilles et carafons, qui se trouvent tachés, un mélange de gros sel et de coquilles d'œufs est excellent.

Mais je m'arrête, confuse des proportions de ma lettre. Les instants sont courts lorsque l'on " cause " avec des amis, même dans une cuisine !

Je te quitte, chère Yvette, en te rappelant que les petites causes ont souvent de grands effets. Qui sait, l'harmonie régnerait peut-être au sein d'un grand nombre de ménages si... la cuisine était mieux entretenue et la cuisinière plus habile.

Encore un adage bon à retenir petite nouvelle épousée : tous les hommes sont gourmands et gourmets...

Un baiser pour faire passer sermon, recettes et... médisance de la perfection.

MAGALI.

Messe Basse

C'est une église étroite et sombre, une chapelle ;
Un vieux prêtre, un enfant, deux dévotes en deuil
Et l'aveugle à genoux qui gémit sur le seuil :
Voilà sa cour, au roi divin qui nous appelle.

Une cloche a tinté, mais la foule est rebelle ;
Ses guides sont l'amour de l'or ou quelque orgueil ;
Elle passe, elle fuit, sans jeter un coup d'œil
Au porche dont la pierre imite la dentelle.

Du Sacrifice saint, le miracle est si beau
Que l'âme qui n'en voit ici-bas qu'un lambeau
Demeure à tout jamais éperdue et ravie.

Silence plein d'extase et de célestes chœurs.
La musique d'en haut est pour les humbles cœurs :
Ils ont seuls pénétré le secret de la vie.

LUCIE FAURE-GOYAU.

Fanfreluches.

CEINTURES BRODEES.

Rien de joli comme une claire robe de toile ceinturée de cuir pyrogravé, transparenté sur un ruban de couleur vive ou assortie. *Ces ceintures ont* le mérite de coûter peu cher quand on les fait soi-même et d'avoir un grand cachet artistique.

Si l'on ne connait pas la pyrogravure, on peut néanmoins s'inspirer de ces modèles et les imiter en broderie richelieu. La broderie richelieu est celle qui s'exécute en sertissant d'un point de boutonnière un brin de soie passé sur le tracé du dessin. Elle n'offre aucun relief.

Une bande, un entre-deux pourra servir de modèle pour une ceinture. Le dessin d'un feuillage souple, faisant enroulement autour de la taille, serait exquis. Après avoir arrêté le modèle, reportez-le sur une bande large de deux pouces à deux pouces et demi d'étoffe semblable à la robe ; le papier spécial autographique bleu est préférable pour décalquer. Une fois reproduit, suivez tout le tracé avec un fil de soie de la couleur choisie, le jaune, le bleu-lavande, le rouge sont très jolis sur la toile blanche et bise ; sur toile de couleur la brodure est préférable en blanc. Répassez ensuite en faisant un point de boutonnière, de droite à gauche, et en ayant soin que la tête soit sur le bord à découper.

L'opération du découpage est très délicate, les feuilles, fleurs ou motifs doivent toujours se toucher par un point de contact quelconque, le fond seul doit être enlevé ; on évitera donc les vides trop grands dans le dessin, qui laissera voir de trop grands espaces du ruban faisant transparance et remplaçant la toile enlevée.

Pour monter la ceinture, on la faufilera à petits points sur le ruban choisi, en ayant soin de faire une petite rentrée à chaque bord ; on pique à la machine et il ne reste que la fermeture à achever. Une jolie boucle de ceinture en métal termine joliment ce bibelot, œuvre de quelques heures de délassement.

M.

v rent les faibles femmes, en présence d'un auditoire moqueur ?

Il était vraiment drôle, ce petit homme, prononçant son discours d'un air avantageux et fat, le poing sur la hanche et la main au jabot. Sans le sinistre vent qui soufflait cette nuit dans la petite maison de Gonzague, on aurait bien ri.

On rit un peu. Navaille dit à Gonzague :

—Accordez-lui sa requête, monseigneur.

—Que demande-t-il ? fit Gonzague toujours distrait et soucieux.

—Qu'on nous laisse seuls, ma fiancée et moi, répondit le bossu ; je ne demande que cinq minutes pour faire taire les répugnances de cette charmante enfant.

=Cinq minutes ! se récria-t-on ; comme il y va ! On ne peut lui refuser cela, monseigneur.

Gonzague gardait le silence. Le bossu s'approcha de lui tout à coup et lui dit à l'oreille :

—Monseigneur, on vous observe. Vous punirîez de mort celui qui vous trahirait comme vous vous trahissez vous-même !

—Merci, l'ami, répondit le prince, qui changea de visage, l'avis est bon. Nous aurons décidément un gros compte à régler ensemble, et je crois que tu seras grand seigneur avant de mourir.

—Messieurs, reprit-il, je songeais à vous. Nous avons gagné cette nuit une terrible partie. Demain, suivant toute apparence, nous serons au bout de nos peines, mais il ne faut pas échouer en entrant dans le port. Pardonnez ma distraction et suivez-moi.

Il s'était fait un visage riant. Toute les physionomies s'éclairèrent.

—N'allons pas trop loin, dirent ces dames ; il faut jouir du coup d'œil.

=Dans la galerie ! opina Nocé ; nous laisserons la porte entre-baillée.

—En besogne, Jonas, tu as le champ libre !

=Surpasse-toi, bossu ! nous te donnons dix minutes au lieu de cinq, montre à la main.

— Messieurs, dit Oriol, les paris sont ouverts.

On jouait sur tout et à propos de tout. Le cours des gageures fut coté à un contre cent pour Esope II, dit Jonas.

En passant auprès de Cocardasse et Passepoil, Gonzague leur dit :

—Pour une bonne somme, retourneriéz-vous bien en Espagne ?

—Nous ferions tout pour obéir à monseigneur, répliquèrent nos deux braves.

—Ne vous éloignez donc pas, fit le prince en se mêlant à la foule de ses affidés.

Cocardasse et Passepoil n'avaient garde.

Quand tout le monde eut quitté le salon, le bossu se tourna vers la porte de la galerie, derrière laquelle on voyait triple rangée de têtes curieuses.

=Bien ! fit-il d'un air guilleret, très-bien ! comme cela vous ne me gênez pas du tout. Ne pariez pas trop contre moi, et consultez vos montres J'oubliais une chose, interrompit-il en traversant le salon pour se rapprocher de la galerie, où est monseigneur ?

—Ici, répondit Gonzague. Qu'y a-t-il ?

—Avez-vous un notaire tout prêt ? demanda le bossu avec un magnifique sérieux.

Pour le coup, personne n'y put tenir. Il y eut un franc éclat de gaieté dans la galerie.

—Rira bien qui rira le dernier ! murmura Esope II.

—Fais vite, l'ami, et ne t'inquiète point. Il y a un notaire royal dans ma chambre.

Le bossu salua et revint vers les deux femmes groupées. Dona Cruz le regardait venir avec une sorte d'effroi. Aurore avait toujours les yeux baissés. Le bossu vint se mettre à genoux devant le fauteuil d'Aurore. Gonzague, au lieu de regarder ce spectacle, qui avait tant de succès auprès de ses affidés, se promenait à l'écart au bras de Peyrolles. Ils allèrent s'accouder tout au bout de la galerie.

—D'Espagne, disait Peyrolles, on peut revenir.

—On meurt en Espagne comme à Paris, murmura Gonzague.

Il reprit, après un court silence :

—Ici, l'occasion est manquée. Nos femmes devineraient. Dona Cruz parlerait.

—Chaverny... commença M. de Peyrolles.

—Celui-là sera muet, interrompit Gonzague.

Ils échangèrent un regard dans l'ombre, et Peyrolles ne demanda point d'autres explications.

—Il faut, poursuivit Gonzague, qu'Aurore sortir d'ici elle soit libre, absolument libre, jusqu'au détour de la rue...

Peyrolles se pencha tout à coup en avant et prêta l'oreille.

— C'est le guet qui passe, dit Gonzague.

Un bruit d'armes se faisait au dehors. Mais ce bruit s'étouffa sous le grand murmure qui s'éleva tout à coup dans la galerie.

—C'est étonnant ! s'écriait-on ; c'est prodigieux.

—Avons-nous la berlue ? que diable lui dit-il ?

—Parbleu ! fit Nivelle, ce n'est pas difficile à deviner, il lui fait le compte des actions qu'il a.

—Mais voyez donc ! dit Navailles ; qui a parié cent contre un ?

—Personne, répondit Oriol ; je ne gagerais seulement pas à cinquante. Fais-tu vingt-cinq ?

=Pas, s'il vous plait ! voyez donc ! voyez donc !

Le bossu était toujours à genoux auprès du fauteuil d'Aurore. Dona Cruz voulut se mettre entre eux deux. Le bossu l'écarta en disant :

—Laissez.

Il avait parlé bas. Sa voix était si étrangement changée, que dona Cruz s'écarta comme malgré elle, et ouvrit de grands yeux. Au lieu des accents stidents et discords qu'on était accoutumé à entendre sortir de cette bouche, c'était une voix mâle et douce, harmonieuse et profonde. Cette voix prononça le nom d'Aurore. Dona Cruz sentit sa jeune compagne tressaillir faiblement entre ses bras. Puis elle l'entendit murmurer :

—Je rêve.

—Aurore ! répéta le bossu toujours à genoux.

La jeune fille se couvrit la tête de ses mains. De grosses larmes coulèrent entre ses doigts qui tremblaient. Ceux qui regardait dona Cruz par la porte entr'ouverte croyaient assister à une fascination. Dona Cruz était debout, la tête rejetée en arrière, la bouche béante, les yeux fixes.

—Par le ciel ! s'écria Navailles, voilà qui tient du miracle.

- Chut ! regardez ! l'autre semble attirée comme par un irrésistible pouvoir.

Le bossu a un talisman, un charme !

Nivelle seule donnait un nom au charme et au talisman. Cette jolie fille, immuable en ses opinions, croyait au surnaturel pouvoir des actions bleues.

C'était vrai, ce que l'on disait derrière la porte. Aurore se penchait comme malgré elle vers la voix qui l'appelait.

—Je rêve, je rêve ! balbutia-t-elle parmi ses sanglots ; c'est affreux, je sais qu'il n'est plus.

—Aurore, répéta le bossu pour la troisième fois.

Et, comme dona Cruz allait ouvrir la bouche, il lui imposa silence d'un geste impérieux.

-Ne tournez pas la tête, reprit-il doucement en s'adressant à mademoiselle de Nevers : nous sommes ici au bord même de l'abîme ; un mouvement, un geste, tout est perdu.

Dona Cruz fut obligée de s'asseoir auprès d'Aurore. Ses jambes chancelaient.

—Je donnerais vingt louis pour savoir ce qui leur dit, s'écria Navailles.

- Palsambleu, fit Oriol, je commence à croire...Et cependant, il ne lui a rien donné à boire.

—Cent pistoles pour le bossu, au pair, proposa Nocé.

Le bossu poursuivait :

—Vous ne rêvez point, Aurore, votre cœur ne vous a point trompée, c'est moi.

—Vous, murmura la jeune fille ; je n'ose ouvrir les yeux, Flor, ma sœur, regarde.

Dona Cruz la baisa au front, pour lui dire plus bas et de plus près :

=C'est lui.

Aurore entr'ouvrit ses doigts placés au-devant de ses yeux, et glissa un regard. Son coeur sauta dans sa poitrine ; mais elle parvint à étouffer son premier cri. Elle demeura immobile.

—Ces hommes qui ne croient pas au ciel, dit le bossu après avoir lancé un coup d'oeil rapide vers la porte, croient à l'enfer ; ils sont faciles à tromper, pourvu qu'on feigne le mal. Obéissez, non pas à votre coeur, Aurore ma bien aimée, mais à je ne sais quelle bizarre attraction qui est, suivant eux, l'oeuvre du démon. Soyez comme fascinée par cette main qui vous conjure...

Il fit quelques passes au-dessus du front d'Aurore, laquelle se pencha vers lui obéissante.

—Elle y vient, s'écria Navailles stupéfait.

—Elle y vient, répétèrent tous les convives.

Et le gros Oriol, s'élançant tout essoufflé vers la balustrade :

—Vous perdez le plus beau, monseigneur, s'écria-t-il ; du diable si cela ne vaut pas la peine d'être vu.

Gonzague se laissa entrainer vers la porte.

—Chut, chut, ne les troublons pas, disait-on au moment où le prince arrivait.

On lui fit place. Il demeura ravi d'étonnement. Le bossu continuait ses passes. Aurore, entraînée et charmée, s'inclinait de plus en plus vers lui. Le bossu avait eu raison. Ceux qui ne croient point en Dieu ont souvent foi en ces billevesées qui venaient alors surtout d'Italie : les philtres, les charmes, les pouvoirs occultes, la magie. Gonzague murmura, Gonzague l'esprit fort :

—Cet homme possède un maléfice.

—Passepoil, qui était auprès de lui, se signa ostensiblement, et Cocardasse junior grommela :

—Le couquinasse il a de la graisse de pendu. As pas pur, cela se voit.

—Ta main, disait tout bas le bossu à Aurore ; lentement, bien lentement, comme si une invincible puissance te forçait à me la donner malgré toi.

La main d'Aurore se détacha de son visage et descendit par un mouvement automatique. Si les gens de la galerie avaient pu voir son adorable sourire. Ce qu'ils voyaient, c'était son sein agité, sa jolie tête renversée dans les masses de ses cheveux. Ils regardaient maintenant le bossu avec une sorte d'épouvante.

—Capédédiou, fit Cocardasse, elle donne sa main, la petite bagasse.

Et tous dirent avec un ébahissement profond :

—Il fait d'elle tout ce qu'il veut. Quel *démon.*

—*As pas pur,* ajouta Cocardasse en adressant un coup d'oeil à Passepoil ces choses-là, il faut les voir pour y croire.

—Quand je les vois, moi, dit M. de Peyrolles derrière Gonzague, je n'y crois point.

—Eh, pardieu, protesta-t-on de toutes parts, on ne peut pas nier l'évidence, pourtant.

Peyrolles secoua la tête d'un air chagrin.

—Ne négligeons rien, continua tout bas le bossu, qui avait ses raisons sans doute pour compter sur la complicité de dona Cruz ; Gonzague et son âme damnée sont là maintenant. Il s'agit de les tromper aussi. Quand ta main va toucher la mienne, Aurore, il faut tressaillir et jeter autour de toi un regard stupéfait. Bien.

—J'ai joué cela dans la " Belle et la Bête," à l'Opéra, dit Nivelle, qui haussa les épaules ; j'étais plus étonnée que cette petite, n'est-ce pas Oriol ?

-Vous étiez charmante comme toujours, répondit le gros petit financier ; mais quel choc la pauvre enfant a éprouvé quand leur main se sont rencontrées.

=Preuve qu'il y a antipathie et domination diabolique, prononça gravement Taranne.

Suite à la 6ième page.

LE COURRIER DE L'OUEST

Publié par " La Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest."

P. E. LESSARD, Président — A. BOILEAU, Secrétaire-Trésorier — Hon. P. ROY, Directeur-Gérant

CONDITIONS D'ABONNEMENT : 1 an, $1.00, Six mois, 50 cts.

PAYABLE INVARIABLEMENT D'AVANCE

Toute demande pour changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de cinq cents.

Toutes communications et lettres doivent être adressées :
LE COURRIER DE L'OUEST, Boite 25, Edmonton, Alta.

Jeudi, 14 Juin 1906

Les Terres de la Saskatchewan

— OU —

Les Torys à la recherche d'un scandale

Ces bons torys sont pétris de scandales.

Comme Don Quichotte voyait des moulins à vent partout, comme durant leur administration, ils veulent à tous prix trouver un scandale quelque part dans l'administration libérale.

Ils ont fait feu sur le ministère de la Marine. Rien n'est encore sorti à leur guise et suivant leur attente. A deux reprises ils ont monté à l'assaut du ministère de l'Intérieur, à deux reprises avec le même succès Gros-Jean comme devant.

Durant l'administration de l'hon. Sifton, une compagnie a acheté du gouvernement fédéral 250,000 acres de terre à $1. l'acre. Quatre ans plus tard, la compagnie a revendu $5. à $6. l'acre. Est-ce juste? Non! Il aurait fallu que la compagnie vende meilleur marché qu'elle a payé! Pour les torys, faire des profits avec un gouvernement, c'est un scandale. Si la propriété a été vendue plus cher que payée, le ministre a fait un bénéfice. Scandale! Scandale!

Donc, achetez des œufs à la caisse à 12 cents la douzaine et revendez-les 15 cents la douzaine au détail, c'est un acte commercial scandaleux, toujours d'après la logique tory.

C'est plus grand que le monde, une telle doctrine! Ce sont là des gens fort-sérieux. Ils vont révolutionner le commerce.

Mr Foster l'ex ministre des finances, l'aigle de la couvée du fameux nid des traîtres, a découvert, en l'absence de Mr Sifton, qu'une telle vente de terres était scandaleuse. En face de Mr Sifton, il n'a pas osé répéter son accusation. Il a fallu que le chef de l'opposition Mr R. L. Borden répète comme un perroquet devant Mr Sifton, ce que Mr Foster avait dit en l'absence de l'ex-ministre.

Pour fabriquer une lacheté, Mr Foster est passé maître avec cette accusation gratuite.

Mr Borden a été plus brave, mais, comme Mr Foster, il n'est pas plus certain de son coup. Il n'ose pas accuser directement. Il insinue, que Mr Sifton, a dû faire quelques profits puisque quatre ans après leur vente à la compagnie par le ministère de l'Intérieur, ces terres se sont vendues cinq ou six fois plus cher que payées.

D'accusation directe, fondée, point! Le gouvernement actuel leur a accordé assez d'enquêtes parlementaires jusqu'à ce jour, que si ces bons torys portaient une accusation directe, ils en auraient encore une.

Il n'y a rien au monde de plus élémentaire que de savoir acheter un terrain dans le bon temps pour le revendre plus tard avec gros profit, surtout si la valeur du terrain est augmentée par une industrie nouvelle, un chemin de fer nouveau, etc. Les torys ne comprennent plus cela. Depuis si longtemps qu'ils sont dans l'opposition qu'ils ont perdu l'habitude de raisonner. Ils ont l'esprit obstinément obscur quand il s'agit d'apprécier les actes efficaces d'une administration libérale.

Durant le temps que Mr Foster et Mr Borden ont dit: "vous avez dû faire... Mr Sifton"... Mr Sifton, répond: "Je n'en ai point fait et vous défie de le prouver." Alors, les accusateurs reprennent leur siège en écrasant la vessie qu'ils voulaient faire prendre pour une lanterne.

L'opposition est impuissante à dévoiler quelque chose que ce soit de louche ou de ténébreux dans l'administration libérale.

Pour pouvoir y arriver un jour, elle se pend à la première épave qui passe, y cherche le capitaine, les cuillères et les cigares, voulant savoir jusqu'au sel que peut contenir une soupe, espérant que le coût de ses paroles trop nombreuses produira un jour un déficit libéral. Il s'agira seulement de faire alors la proportion entre la longueur et l'utilité des discours des deux côtés de la chambre, pour trouver le fossoyeur tory.

Voyez donc, si leurs paroles ne causent pas un scandale plus évident qu'une vente de terre à $1, l'acre, revendu $5. à $6!

Un discours conservateur doit coûter au pays, à l'heure qu'il est, $2. l'heure, un discours libéral tout au plus $1. l'heure. Ces bons torys en parlant scandale s'en font un, euxmêmes et pour eux seuls.

Il n'y a que les torys pour arriver à un tel résultat avec de semblables accusations. S'ils avaient au moins la décence de se taire, leur silence pour le pays serait vraiment un silence d'or, car c'est là leur seul moyen d'être utiles au pays pour longtemps.

L'ARTIC

Les Torys dans la cuisine

Pendant leur longue et néfaste administration, les torys ont tellement respiré du scandale qu'ils en ont encore plein le nez et les poumons.

Les voilà qui viennent *éternuer* sur une tombe, et pour cela ils passent en revue la cuisine d'un navire.

Pour une bonne prise, c'en est une. Ces bons *bolters* d'autrefois aiment à dépenser l'argent du pays avec de longues accusations de scandale contre le gouvernement libéral, à propos de sucre et de vin, on pourrait dire à propos de botte ou de rien.

Le gremont de l'*Artic*, dont on se rappelle l'expédition vers le pôle nord, commandée par le capitaine Bernier, passe actuellement par une enquête parlementaire démand par les torys.

Les bons petits cuisiniers, comme ils aiment les bons petits plats pour en faire de gros!

Interrogé devant le comité d'enquête, le colonel Gourdeau, sous-ministre de la Marine, répondit: 1o, qu'il n'y a pas eu de soumissions demandées pour le gremont de l'*Artic*; 2, qu'il a simplement envoyé des circulaires aux maisons de gros; 3o, que les effets ont été achetés aux prix courants.

Les torys sont allé jusqu'à demander s'il est nécessaire de fumer un cigare en s'en allant vers le pôle nord. Le capitaine Spain a répondu qu'un cigare de temps à autre n'était pas une dépense inutile. Ils ont même demandé au capitaine Bernier s'il prenait de la boisson. Réponse négative du capitaine. Toutes questions futiles pour faire traîner la session en longueur et langueur et dépenser sans profit l'argent du pays en discours inutiles.

Voici, en un mot, tout ce qui fait le sujet de cette enquête sur l'*Artic*.

Le voyage de l'*Artic* devait durer trois ans et 48 hommes ont été engagés pour la durée du voyage, trois ans, le gremont du navire a été fait en conséquence pour un voyage de trois ans. Malheureusement, un accident a forcé l'expédition à revenir après une année d'absence. Au retour le reste des provisions a été vendu à sacrifice.

Voilà ce que les torys appellent un scandale. Voyons! il faut raisonner. Mais, le tory lui ne raisonne pas, il attaque et ne respecte rien.

Sans doute tout le monde aurait mieux aimé que l'occident ne fut pas arrivé et que les provisions fussent consommées.

Mais il y a eu accident. Les provisions non consommées ont été vendues à sacrifice. Quel scandale! Les torys, eux, les auraient laissé pourrir, et qui sait encore s'ils y auraient pensé?

C'est là-dessus que ces discoureurs continuent à faire faire au pays une dépense de $50,000 par jour et se plaisent à faire durer la session en frottant les bottes des officiers du département de la Marine.

C'est honteux et scandaleux!

L'HON. M. CHAS FITZPATRICK

Juge en chef de la Cour Suprême du Canada

Parmi les collaborateurs de la première heure que Sir Wilfrid Laurier s'est choisis à l'heure difficile de l'organisation d'un gouvernement libéral au Canada, il n'en était pas de plus dévoués que l'hon. M. Charles Fitzpatrick, qu'il s'attacha en 1896 comme solliciteur général.

Aussi, lors de la retraite de l'éminent juriste que fut l'hon. David Mills, il l'appela au poste éminent de Ministre de la Justice.

La carrière de l'hon. M. Fitzpatrick au ministère de la Justiec appartient à l'histoire parlementaire du pays, et son nom sera gravé en caractères indélébiles dans quelques unes des pages les plus mouvementées de cette histoire.

On lui doit la rédaction des lois qui font époque: celle qui créa le Grand Tronc Pacifique, et bon nombre d'autres de grande importance; la principale, toutefois, est sans contredit la constitution des nouvelles provinces du Nord-Ouest.

L'hon. M. Fitzpatrick a tenu dès le début de sa carrière, un rang élevé parmi les membres du barreau; encore tout jeune avocat, il était chargé des fonctions du ministère public à Québec; on eut recours à ses talents dans plusieurs causes célèbres; et bien avant que la confiance de ses concitoyens lui confiât la défense de leurs intérêts dans les parlements, il s'était acquis la réputation d'un avocat de grand cœur et de grands moyens.

L'homme politique, en lui, ne fit jamais oublier le jurisconsulte et c'est par ce dernier côté de son immense talent, qu'il va désormais se rendre utile à son pays.

L'honorable M. Fitzpatrick était écouté au parlement, comme une haute autorité en droit constitutionnel. Il connaît à fond le droit français, ainsique les lois des provinces canadiennes, car, il s'est fait admettre au barreau de la province d'Ontario; et Québec il parle admirablement le français et l'anglais, et au poste de juge en chef de la Cour Suprême, il pourra présider avec autant de compétence dans les causes de l'une ou de l'autre des provinces.

Le parti libéral perd en lui un de ses chefs les plus respectés, et les plus estimés; mais le pays tout entier y gagne d'avoir à la tête de son plus haut tribunal l'homme le mieux qualifié pour remplir cette éminente position.

De sorte que, tout en regrettant son départ de l'administration fédérale, nous devons nous féléciter de ce que le pays tout entier aura désormais à son service un juge de la droiture, de la science et de la haute intelligence de l'hon. M. Chas Fitzpatrick.

PETITES NOTES

Comme plusieurs de nos abonnés s'étaient plaints de ce qu'ils ne recevaient pas le COURRIER régulièrement depuis quelques temps, et comme il n'y avait là aucune négligence de notre part, nous nous sommes nous-mêmes plaints au département des postes. La réponse n'a pas tardé et déjà un inspecteur se dirige vers Edmonton.

Il n'est pas étonnant que des erreurs se commettent dans nos bureaux de postes; l'organisation n'est pas complète encore. Les affaires augmentent avec une rapidité inconcevable, une foule de nouveaux bureaux de poste sont ouverts chaque mois, il faut de nouveaux employés qui, comme tous les "bleus" doivent faire leur apprentissage, et on ne fait son apprentissage sans faire des erreurs de temps à autre, tout attentif qu'on soit.

Nous espérons cependant, que nous n'aurons pas lieu de nous, plaindre de nouveau et que nos lecteurs recevront leur journal chaque semaine.

Il ne reste plus que dix jours d'ici à la fête St-Jean-Baptiste! Sommesnous prêts pour la célébration de notre fête nationale? La société de St-Albert, où la célébration aura lieu pour le district d'Edmonton, fait de grands préparatifs pour recevoir les sociétés soeurs. Il ne faut pas cependant, laisser tout le travail à St-Albert, et comme nous le disions l'autre jour, il faudrait que toutes les sociétés se préparent et que le 24 juin au matin toutes soient au poste d'honneur.

De toutes les campagnes nous viennent de bonnes nouvelles relativement aux récoltes. Le grain est beau partout. Dans une couple d'endroits, cependant, les vers ont fait des dégâts considérables et plusieurs fermiers ont vu leur deuxième semence mangée et ont semé une troisième fois.

Dans Beaumont, plusieurs cultivateurs avaient semé trop tôt et il a fallu se reprendre. La récolte a belle apparence, cependant.

Dans Morinville, tout va bien; les vers ont fait quelques ravages mais le grain est encore beau et la récolte promet d'être abondante.

Dans le sud de la province tout est beau, mais on dit que le grain n'est pas aussi avancé que par ici.

Edmonton est en plein "boom" de construction. Il y a des bâtisses en construction sur tous les points et chaque jour on en annonce quelques nouvelles.

Une maison de Toronto, Telford Bros, manufacturiers de biscuits, construira sur la troisième rue un immense magasin au coût de $10,000. qui sera occupé par les maisons de gros: Ames Holden & Co — Chaussures; Gurney Foundry Co., — poêles; Morris Farbanks Co., et A. McDonald & Co. Cette dernière maison a déjà un superbe établissement sur la troisième rue.

On a commencé hier à déménager les petites maisons qui se trouvent en face du magasin Gariépy & Lessard, où la banque d'Hochelaga doit construire. La bâtisse qui a servit à la Banque Impériale et qui a été achetée par M. J. H. Picard a été levée et le déménagement commencera dans un jour ou deux. On transportera cette maison sur la quatrième rue.

Le nouvel édifice Gariépy s'élève rapidement. Tout au côté de cette bâtisse, le C. P. R est à faire construire des bureaux.

Le Duc de Connaught

Il Viendra Prochainement au Canada.

Londres, 4—Le duc et la duchesse de Connaught partiront pour une visite au Canada après les manœuvres navales. Ils seront escortés par des croiseurs appartenant à la seconde escadre de l'Atlantique, sous le commandement du prince Louis de Battenburg.

LA PRAIRIE

Conférence prononcée devant l'Institut Canadien d'Ottawa par J.-E. Cyr, Député de Provencher, Man.

Tout ce qui vient du Nord-Ouest a le don assez rare d'attirer l'attention, surtout après la création de nos deux nouvelles provinces. C'est pourquoi j'ai choisi pour sujet de cette conférence : "La Prairie."

Mais ce titre demande tout d'abord une explication, car les mots changent étrangement de sens avec les générations qui passent. A la naissance de la Nouvelle France, le moindre petit pré méritait l'appellation de prairie, comme l'atteste encore le nom de la paroisse de La Prairie en face de Montréal. Plus tard nos hardis découvreurs, poursuivant la mission de notre race, qui est d'être toujours à l'avant-garde de la civilisation, élargissaient la signification du mot prairie en même temps qu'ils reculaient l'horizon du monde connu. La forêt trônait en souveraine sur les rives de notre beau Saint-Laurent, et le bûcheron canadien, ce véritable conquérant de notre pays, n'avait pas encore commencé *son œuvre de civilisation*.

La prairie, ce fut alors les riches plaines de l'Ohio, du Michigan et la vallée du Mississipi, qui s'ouvraient immenses et presque sans bornes devant ces hommes aventureux qui s'en allaient de l'avant à la conquête de nouveaux pays. Le plus illustre d'entre eux, de La Vérendrye, porta jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses l'étendard de la France : il apprit au monde que la prairie c'était le moitié d'un continent, une région plus vaste que l'Europe, un océan de terres fertiles sur lesquelles le noble buffle devait être pendant longtemps encore le seul monarque incontesté.

Un fait qui n'est peut-être pas assez connu, c'est que toute cette région qui constitue aujourd'hui l'Ouest Canadien était *anciennement le fond d'un vaste océan*. Des découvertes que l'on fit en 1883 et dont j'ai été moi-même le témoin, confirment d'une manière *irréfutable cette vérité géologique*. A six milles de Medicine Hat, dans les mines de charbon de la Saskatchewan, on découvrit sur un rocher escarpé haut de trois cent pieds au-dessus de la rivière Saskatchewan sud, un ban *d'écailles d'huitres* et *de moules* de quatre pieds d'épaisseur. A quarante pieds plus bas, en creusant un puits on a trouvé un autre dépôt de coquilles marines.

Si Voltaire qui, dans son cynisme, aimait à railler les choses les plus sérieuses a dit que les écailles d'huitres trouvées au sommet des Alpes y avaient été apportées par des pélerins se rendant en Terre Sainte, je puis vous assurer que celles de la Saskatchewan auraient échappées à ses sarcasmes et qu'il auraient dû s'incliner devant l'autorité de nos savants géologues.

Il est bien certain que toute cette région était recouverte par les eaux d'une mer intérieure ce qui explique la fertilité du sol de nos prairies. Après d'assez longues périodes géologiques, la mer s'est retirée de notre continent. C'est un phénomène connu que la mer se retire sur certaines côtes et qu'elle gagne du terrain sur d'autres. Notre globe terrestre est soumis à des mouvements perpétuels d'oscillation mais le niveau de la mer demeure constant. C'est le grand principe affirmé par nos modernes géologues. On sait que la Baltique gagne constamment sur les rives de la Suède, à tel point que plusieurs rues des villes de Trellborg, Ystad, Malmie, ont disparues sous les flots. La mer du Nord envahi les Pays-Bas qui sont obligés de lutter avec des digues puissantes pour ne pas être absorbés par les ondes envahissantes. D'immenses territoires sont engloutis depuis le temps des Romains ; des temples construits sur les côtes d'Italie sont aujourd'hui enfouis dans les grèves. Saint-Louis s'embarqua pour ses croisades en 1248 et 1270 au port d'Aigues-Mortes qui est aujourd'hui dans l'intérieur des terres. Il fut un temps où l'Angleterre et la France n'étaient pas séparées par la mer. Au cinquième siècle les Iles Normandes faisaient partie du Cotentin, et Jersey n'en était séparée que par un ruisseau qu'on passait sur une pièce de bois. Tous ces changements, tous ces mouvements du sol et des eaux sont parfaitement expliqués aujourd'hui, et rien ne nous étonne d'apprendre que nous avions jadis sur ce continent une mer intérieure qui s'étendait sur nos vastes prairies du Nord-Ouest.

Avec cette disgression que je vous prie de me pardonner, je reviens à mon sujet.

***

C'est donc sur cette vaste scène de nos prairies de l'Ouest que pendant un siècle, les plus hardis de notre race allèrent déployer leur courage en domptant les tribus sauvages et en fondant des postes de traite qui sont devenus aujourd'hui des *métropoles* commerciales. Ils travaillaient loin de la civilisation, ils n'écrivaient pas de mémoires, ils ne pouvaient correspondre avec leurs frères de l'Est, *mais*, s'ils étaient perdus pour leurs compatriotes, ils n'en déployaient pas moins ces qualités chevaleresques qui ont contribué à faire de la France la nation la plus aimée du monde. Ces courageux *pionniers, inconnus de* leur temps, ont vu leur mémoire se perpétuer par le nom das villes qu'ils fondèrent, des rivières et des lacs qu'ils découvrirent et l'historien recherche de nos jours avec ardeur les moindres traces de leur passage.

Il était naturel que l'élément français jouât un grand rôle dans la colonisation de ces régions, lorsque, les guerres étant finies et les sauvages pacifiés, la grande immigration afflua. En effet, à Détroit et sur les bords du Mississipi, où il s'était formé de fortes colonies canadiennes dès avant la cession du Canada à l'Angleterre, l'élément français a pris une part honorable dans la formation des nouveaux Etats. Une foule de nom français figurent parmi les fondateurs de l'Indiana, de l'Illinois, du Missouri, du Minnésota et des Etats plus à l'Ouest encore. Ce fut précisément le bruit des succès obtenus par les nôtres dans cette région qui y attira une forte immigration de la province de Québec. Plus tard, la découverte de l'or en Californie vint à son tour attirer un grand nombre de nos jeunes gens jusque sur les bords du Pacifique.

D'illustres hommes d'Etat ont de tout temps déploré l'éparpillement de nos forces et cet entraîment de nos jeunes gens vers l'Ouest. Colbert ne pouvait pas trouver de peines assez sévères pour ceux qu'on appelait alors les "coureurs des bois." Des publicites de nos jours semblent avoir hérité de ses idées. Certains d'entre eux vont jusqu'à prétendre que l'immigration est un malheur ou un fâcheux expédient. Je professe une doctrine diamétralement contraire. Je crois que l'émigration dirigée avec prudence est un fait providentiel, qui sert la destinée humaine, peuple les continents, crée des liens entre les nations, défriche les terre incultes, augmente le commerce et produit enfin des résultats merveilleux pour l'amélioration de l'humanité sur la terre. L'histoire du genre humaine suffit à prouver que l'émigration n'est point une nécessité brutale imposée seulement par la violence ou la misère. L'histoire des migrations des peuples nous montre la race humaine partant des hauts plateaux de l'Asie pour se répandre en cinq ou six mille ans et après des étapes successives, sur toute la surface du globe. Echos des traditions primitives, l'histoire et la poësie antiques retentissent des migrations allant du Septentrion au midi, de l'Orient à l'Occident. Ces immenses déplacements de peuples qui ignoraient alors l'art de cultiver la terre ont été la cause de guerres nombreuses, car les peuplades effectuaient leurs périgrinations à la recherche de nouveaux pâturages et les peuplades déposédées se battaient pour conserver leurs droits à l'existence. Mais, refoulées de proche en proche, elles donnaient naissance à un courant nouveau d'humanité, et c'est ainsi que d'immenses multitudes se déplaçaient, se débordaient pour accomplir lentement sur la terre le grand rôle de la civilisation. Ces armées réunissaient des nations, avec hommes, femmes, vieillards, enfants, chariots, troupeaux et comptaient quelques fois plus d'un demi-million d'âmes. C'est ainsi que les barbares venus d'Orient se heurtèrent contre le monde romain et finirent par le déborder.

Depuis la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb (1492), l'émigration prit un caractère nouveau et des proportions plus remarquables. A cette époque l'Amérique n'avait pas un seul habitant blanc, aujourd'hui elle en *compte plus de cent millions* ! Parmi les nations qui ont pris une part active à ce grand courant d'émigration du vieux monde vers le nouveau, la France tient une place importante ; mais le premier rang appartient à la race germanique. Ouvrez l'histoire et à chaque page vous la verrez se répandre dans tous les pays du globe sans posséder en propre aucune colonie ; on dirait que le sang des vieux Germains migrateurs s'est perpétué dans les fils de l'Allemagne contemporaine et qu'ils obéissent à une loi atavique d'expension et que la recherche de l'inconnu, le désir de connaître des mondes ignorés exercent sur eux une irrésistible attraction.

Vient ensuite la race anglo-saxonne qui dérive elle-même de la source germanique. Les Anglais, il faut l'avouer, se répandent partout, mais on leur attribue mal à propos l'émigration britannique ; elle comprend pour les quatre-cinquième des éléments celtiques, fournis par l'Écosse, le pays de Galles et l'Irlande.

Les races néo-latines de l'Europe on apporté aussi leur contingent à l'émigration et se sont précipitées sur l'Amérique et sur les Indes, les Français sont venus au Canada, à la Louisiane et aux Antilles. La colonie du Canada devenu aujourd'hui si prospère sous la domination anglaise, sera toujours une des gloires de France et une preuve irrécusable que le peuple francais est un peuple colonisateur.

Vaine chimère de prétendre que l'émigration n'est pas avantageuse pour les peuples ! Ses effet, son influence sur la fortune nationale ont un contre coup qui se répand sur les nations et les individualités, suivant les conditions bonnes ou mauvaises dans lesquelles l'émigration s'accomplit. La prospérité d'une nation jeune augmente par l'émigration et les vieux pays trouvent d'immenses avantages à envoyer leur fils en hardis colons à la conquête de nouveaux débouchés et de nouvelles toisons d'or. C'est par ce continuel mouvement des peuples que le globe est conquis, cultivé et peuplé. Il n'est pas de steppe si froid, pas de désert si brulant que l'homme n'y ait tenté un effort et n'ait réussi à triompher de tous les obstacles : du Groënland au Sahara on trouve partout la trace victorieuse et civilisatrice de l'humanité.

Non, Mesdames et Messieurs, notre nationalité n'a rien perdu de sa force à ce que ses enfants vigoureux qui se sentaient du courage au cœur allassent porter au loin sa renommée. Ces coureurs-de-bois tant détestés du grand ministre de Louis XIV surent pendant un siècle, garder pour la France le commerce de l'Ouest et détourner par leur activité guerrière, les coups de l'Angleterre contre les établissements du Saint Laurent. Ils ont enregistré dans nos fastes nationaux la victoire de la Monongahéla et d'autres souvenirs à jamais mémorables, que le cadre restreint de ce travail ne me permet pas d'évoquer. Mais si jamais vous visitez Détroit qui fut si longtemps la métropole commerciale de l'Ouest, vous constaterez avec orgueil, j'en suis sûr, que les seules statues qui ornent la façade du superbe et imposant hôtel de ville sont celles de quatre français : le père Marquette, Lasalle, Cadillac et le grand vicaire Richard, premier représentant de l'Etat au congrès des État-Unis.

C'est dans de parcils souvenirs qu'une nationalité trouve sa vie, son prestige et sa grandeur !

Suite à la 2ième page

LE G. T. P.

Le Bill Des Embranchements a la Commission Des Chemins De Fer

Ottawa, 5.—Le bill pour l'incorporation de la Compagnie des Embranchements du Grand Tronc a été pris en considération, ce matin, au comité des chemins de fer de la Chambre des Communes.

M. Biggar, avocat de la campagnie, a déclaré qu'on avait besoin de cette compagnie pour appuyer financièrement l'émission des obligations des embranchements, émission qui pouvait se faire plus aisément avec la garantie du Grand Tronc Pacifique que sans cette garantie.

M, Frank Carville de Carleton, N. B. a déclaré qu'il ne voulait pas voir passer le bill avant le retour du ministre des Chemins de Fer. Il s'est opposé à l'abandon des embranchements des provinces maritimes. Cet abandon dit-il, aurait été suggéré par M. Emmerson, qui ne veut pas susciter de concurrence à l'Intercolonial. En conséquence la question a été ajournée jusqu'au retour du ministre des chemins de fer.

Plusieurs membres du comité se sont plaints que le bill ne définit pas assez exactement la localité et la longeur des embranchements. Il permet de construire où l'on veut et même parallèlement à une autre ligne.

M. Aylesworth a dit qu'il avait après avoir étudié les cluases du bill, préparé avec M. Emmerson et l'avocat de la compagnie des amendements définissant la situation des embranchements.

Ces amendements vont être imprimés et soumis au comité à sa prochaine assemblée.

Un gros Scandale aux Etats-Unis

VIANDES EMPOISONNEES.

Chicago, 4—Comme chacun sait le Beef Trust a déjà été l'objet de plusieurs enquêtes, mais ils ne s'agissait jusqu'ici que de délits relativement peu graves : conspirations avec certaines compagnies de chemins de fer, contraventions variées à la loi Sherman, etc. On n'ignorait pas cependant ce qui se passait dans ces monstrueuses fabriques de conserves, mais on faisait le silence. Chacun sait que l'argent n'a pas d'odeur. On ne savait pas encore qu'il était susceptible de détruire celle qui se dégageait des foyers de pestilence de Chicago.

Il est de toute évidence que des réformes s'imposent, mais même en les admettant, la question se pose de savoir si le Beef Trust pourra continuer à écouler sa marchandise. Les gens voudront-ils encore s'empoisonner d'acide teigant la viande immonde qu'on ramasse à la pelle sur le parquet pêle-mêle avec des bouts be corde, les lambeaux de cuir, les expectorations de tuberculeux dont il est question en toutes lettres dans le rapport Neil ?

Le message du président Roosevelt au congrès a éclaté comme la foudre et la consternation doit être grande dans les buraeux du Beef Trust, qui était décidé à faire tout au monde pour étouffer le scandale que chacun sentait venir depuis des années. Au temps de la guerre hispano-américaine le général Miles ordonna une enquête qui fut étouffée clandestinement. Plus tard, un journaliste, Upton Sinclair, voulut se renseigner par lui-même. Pendant des années, il fit un travail de thermite, amassant des matériaux, se documentant, ici, là, partout. Quand le dossier fut complet, il mit ce qu'on appelle du persil autour, histoire d'amour, socialisme, revendication sociale, etc. Les éditeurs furent d'abord effrayés, puis ils firent vérifier sur place les faits énoncés dans le roman. La contre enquête aggravant encore les révélations du roman : on en fit l'impression. Ce livre s'appelle "The Jungle." Et comme les journalistes font parfois du roman dans leurs gazettes, il paraîtrait qu'un exemplaire du volume mit, comme on dit, la puce à l'oreille du président qui chargea deux fonctionnaires de tout repos de lui adresser un rapport. C'est sur ce rapport qu'est basé le manifeste présidentiel.

Un 5 cents bien placé.

Nos lecteurs nous saurons gré de leur signaler le dernier numéro du *Passe-Temps*, journal musical, littéraire et fantaisiste. Le numéro 292, qui nous arrive justement, contient neuf morceaux de musique ainsi qu'un joli choix d'articles. Neuf morceaux de musique pour 5 cents, avouons que c'est bon marché. Aux personnes qui voudraient profiter de la bonne aubaine, nous leur dirons d'adresser leur lettre comme suit : *Le Passe-Temps*, 16 rue Craig-Est, Montréal. L'abonnement est de $1.50 par an.

J. J. HILL à OTTAWA

Le magnat américain James J. Hill était lundi dernier l'hôte du Canadian Club, à Ottawa. Dans un discours qu'il fit à ce club, J. J. Hill recommande aux Canadiens de choisir les gens qu'il veulent établir dans l'Ouest. Il n'y a plus de dificultés à rencontrer a-t-il dit l'ouest se peuplera très vite ; gardez donc vos terres pour l'homme qui manie la charrue et non pour celui qui n'est dans le pays que pour l'amour d'un "pay roll". Si vous avez des bonus a donner, donner les en argent et garder vos terres. M. Hill a parlé du chemin de fer qu'il est décidé de construire à travers l'Ouest Canadien et se dit très confiant dans l'avenir du pays.

LE BOSSU

— OU —

LE PETIT PARISIEN

(Suite de la 3me page),

Le baron de Batz, qui n'était pas un ignorant, dit :

— Ya, andibadie : ya, ya, tominazion tiapôligue, sacrament, ya, ya.

—*Maintenant, reprit le bossu, tourne-toi vers moi, tout d'une pièce, lentement, lentement.*

Il se leva et la domina du regard.

—*Lève-toi, poursuivit-il, comme un automate. Bien, regarde-moi, fais un pas, et laisse-toi tomber dans mes bras.*

Aurore obéit encore. Dona Cruz restait immobile comme une statue.

Il y eut derrière la porte, qui s'ouvrit toute grande, un tonnerre d'applaudissements.

La charmante tête d'Aurore s'appuyait contre la poitrine d'Ésope II, dit Jonas.

—Juste cinq minutes, s'écria Navailles, montre à la main.

—*Est-ce qu'il a changé la jolie senorita en statue de sel ?* demanda Nocé.

Le flot des spectateurs senvahissait le salon en tumulte. On entendit le petit rire sec du bossu, qui dit en s'adressant à Gonzague :

—Monseigneur, ce n'est pas plus difficile que cela.

—Monseigneur, disait de son côté Peyrolles, *il y a ici quelque chose* d'incompréhensible. Ce drôle doit être un adroit jongleur, méfiez-vous.

—As-tu peur qu'il t'escamote la tête ? demanda Gonzague.

Puis il se tourna vers Ésope II, dit Jonas, il ajouta :

—Bravo, l'ami. Nous donnerais-tu ta recette ?

—Elle est à vendre, monseigneur, répliqua le bssu.

—Et cela tiendra-t-il jusqu'au mariage ?

—Jusqu'au mariage, oui, mais pas au-delà.

—Combien le vends-tu, ton talisman, bossu ? s'écria Oriol.

—Presque rien. Mais il faut pour s'en servir, une denrée qui coûte cher.

—Quelle denrée ? demanda encore le gros petit financier.

—De l'esprit Ésope II ; allez au marché, mon gentilhomme.

Oriol fit le plongeon dans la foule. On battit des mains. Choisy, Nocé, Navailles entouraient dona Cruz et l'interrogeaient avidement.

—Qu'a-t-il dit ? Parlait-il latin ? Avait-il à la main quelques fiole ?

—Il parlait hébreu, répondit la gitanita, qui se remettait par degrés.

—Et cette jolie fille le comprenait ?

—Couramment. Il a fourré sa main gauche dans sa poche et en a tiré quelque chose qui ressemblait... comment dirais-je ?

—A un anneau constellé ?

—A une liasse d'actions plutôt ! amenda Nivelle.

—Cela ressemblait à un mouchoir de poche, repartit la gitanita, qui tourna le dos.

—Pardieu, tu fais un homme précieux, l'ami, dit Gonzague, qui mit la main sur l'épaule du bossu ; je t'admire.

—Pour un débutant, n'est ce pas, monseigneur ? fit Ésope II, avec un sourire modeste. Mais, interrompit-il, priez ces messieurs de se reculer un peu : à distance, s'il vous plait, à distance, qu'on n'aille pas me l'effaroucher. J'ia eu assez de peine. Où est le notaire ?

—Qu'on fasse venir le notaire royal, ordonna M. de Gonzague.

XIII

LA SIGNATURE DU CONTRAT.

Madame la princesse de Gonzague avait passé toute la journée précédente dans son appartement ; mais de nombreux visiteurs avaient rompu la solitude à laquelle la veuve de Nevers se condamnait depuis tant d'années. Dès le matin, elle avait écrit plusieurs lettres. Les visiteurs empressés apportaient eux-mêmes leur réponse. C'est ainsi qu'elle reçut M. le cardinal de Bissy. M. le duc de Tresmes gouverneur de Paris, M. de Machault, lieutenant de police, M. le président de Lamoignon, et le vice-chancelier Voyer d'Argenson. A tous, elle demanda aide et secours contre M. de Lagardère, ce faux gentilhomme qui lui avait enlevé sa fille. A tous elle raconta son entretient avec ce Lagardère, qui, furieux de ne point obtenir l'extravagante récompense qu'il avait rêvée, s'était réfugié derrière d'effrontés démentis.

On était outré contre M. de Lagardère. Il y avait, en vérité, de quoi. Les plus sages, parmi les conseillers de madame de Gonzague, furent bien d'avis que la promesse même faite par Lagardère, la promesse de représenter mademoiselle de Nevers, était une première imposture ; mais enfin il était bon de savoir.

Malgré tout le respect dont on affectait d'entourer le nom de M. le prince de Gonzague, il est certain que la séance de la veille avait laissé contre lui dans tous les esprits, de fâcheux souvenirs. Il y avait en tout ceci un mystère d'iniquité que nul ne pouvait sonder, mais qui mettait martel en tête à chacun.

Il y a toujours dans le zèle une bonne dose de curiosité.

M. de Bissy avait le premier flairé quelque prodigieux scandalé. Le flair s'éveilla peu à peu chez les autres. Et, dès qu'on fût sur la piste du mystère, on se mit en chasse résolument. Tous ces messieurs jurèrent de n'en avoir point le démenti. On conseilla d'abord à madame la princesse de se rendre au Palais-Royal, afin d'éclairer pleinement la religion de M. le régent.

On lui conseilla surtout de ne point accuser son mari.

Elle monta en litière vers le milieu du jour, et se rendit au Palais-Royal, où elle fût immédiatement reçue. Le régent l'attendait. Elle eut une audience d'un longueur inusitée. Elle n'accusa son mari. Mais le régent interrogea, ce qu'il n'avait pu faire dans le tumulte du bal.

Et le régent, en qui le souvenir de Philippe de Nevers, son meilleur ami, son frère, s'éveillait violemment depuis deux jours, remonta tout naturellement le cours des années et parla de cette lugubre affaire de Caylus, qui, pour lui, n'avait jamais été éclairée.

C'était la première fois qu'il causait ainsi en tête à tête avec la veuve de son ami. La princesse n'accusa point son époux : mais, à la fin de l'audience, le régent resta triste et pensif.

Et cependant le régent, qui reçut deux fois M. le prince de Gonzague, ce jour et la nuit suivante, n'eut aucune explication avec lui. Pour qu connaissait Philippe d'Orléans, ce fait n'avait pas besoin de commentaires.

La défiance était née dans l'esprit du régent.

Au retour de sa visite au Palais-Royal, madame la princesse de Gonzague trouva sa retraite pleine d'amis. Tous ces gens qui lui avaient conseillé de ne point accuser le prince lui demandèrent ce que le régent avait décidé par rapport au prince.

Gonzague, qui avait l'instinct d'un orage prochain, ne se doutait cependant pas de tous ces nuages qui s'amoncelaient à son horizon. Il était si puissant et si riche, et l'histoire de cette nuit, par exemple, racontée le lendemain, eût été si aisément démentie. On aurait ri du bouquet de fleurs empoisonnées ; cela était bon du temps de la Brinvilliers ; on aurait ri du mariage tragi-comique, et, si quelqu'un eût voulu soutenir qu'Ésope II, dit Jonas avait mission d'assassiner sa jeune femme, pour le coup on se fût tenu les côtes. Contes à dormir debout, on n'éventrait plus que les portefeuilles.

L'orage, en effet, ne suffisait point de là. L'orage venait de l'hôtel de Gonzague. Ce long, ce triste drame des dix-huit années de mariage forcé allait avoir peut-être un dénouement. Quelque chose remuait derrière les draperies noires de l'autel où la veuve de Nevers faisait dire chaque matin l'office des morts. Parmi ce deuil sans exemple, un fantôme se dressait. Le crime présent n'aurait point trouvé créance, à cause même de cette foule de témoins, tous complices ; mais le crime passé, si profondément qu'on l'ait enfoui, finit presque toujours par briser la planche vermoulue du cercueil.

Madame la princesse de Gonzague répondit à ses illustres conseils que M. le régent s'était enquis des circonstances de son mariage et de ce qui l'avait précédé. Elle ajouta que M. le régent lui avait promis de faire parler ce Lagardère, fallut-il employer la question. On se rejeta sur ce Lagardère, avec le secret espoir que la lumière viendrait par lui ; car chacun savait ou se doutait bien que ce Lagardère avait été mêlé à la scène nocturne qui, vingt ans auparavant, avait ouvert cette interminable tragédie. M. de Machault promit ses alguazils, M. de Tresme ses gardes, les présidents leurs léviers de palais. Nous ne savons pas ce qu'un cardinal peut promettre en cette circonstance ; mais enfin Son Éminence offrit ce qu'elle avait. Il ne restait plus à ce Lagardère qu'à se bien tenir.

Vers cinq heures du soir, Madeleine Giraud vint trouver sa maîtresse, qui était seule, et lui remit un billet du lieutenant de police. Ce magistrat annonçait à la princesse que M. de Lagardère avait été assassiné la nuit précédente au sortir du Palais-Royal. La lettre se terminait par ces mots, qui devenaient sacrementels : "N'accusez point votre mari."

Madame la princesse passa le reste de cette soirée dans la fièvre de sa solitude. Entre neuf et dix heures, Madeleine Giraud revint avec un nouveau billet. Celui-ci était d'une écriture inconnue. Il avait été apporté par deux inconnus, gens de méchante mine et ressemblant assez à des coupe-jarrets. L'un grand et insolent, l'autre doucereux et bas sur jambes. Ce billet rappelait à madame la princesse que le délai de vingt-quatre heures accordé à M. de Lagardère par le régent expirait cette nuit à quatre heures. Il informait madame la princesse que M. de Lagardère serait à cette heure dans le pavillon qui servait de maison de plaisance à M de Gonzague.

Lagardère chez Gonzague. Pourquoi ? comment ? Et cette lettre du lieutenant de police qui annonçait sa mort ?

La princesse ordonna d'atteler. Elle monta dans son carrosse et se fit mener rue Pavée-St-Antoine, à l'hôtel de Lamoignon. Une heure après, vingt gardes françaises, commandés par un capitaine et quatre exempts du Châtelet, bivaquaient dans la cour de l'hôtel de Lamoignon.

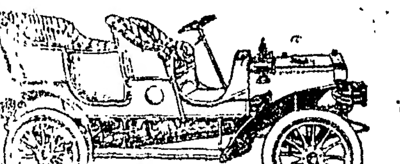
Nous n'avons pas oublié que la fête donnée par M. le prince de Gonzague, à sa petite maison derrière Saint Magloire, avait pour prétexte un mariage : le mariage du marquis de Chaverny avec une jeune inconnue à qui le prince constituait une dot de 50,000 écus. Le fiancé avait accepté, et nous savons que M. de Gonzague croyait avoir ses raisons pour ne point redouter le refus de l'épousée. Il est donc naturel que M. le prince eût pris d'avance toutes ses mesures pour que rien ne retardât l'union projetée. Le notaire royal, un vrai notaire royal, avait été convoqué. Bien plus, le prêtre, un vrai prêtre, attendait à la sacristie de Saint-Magloire.

Il ne s'agissait point d'un simulacre de noces. C'était un mariage valable qu'il fallait à M. de Gonzague, un mariage qui donnât droit sur l'épouse à l'époux ; de telle sorte que la volonté de l'époux pût rendre indéfini l'exil de l'épouse.

Gonzague avait dit vrai. Il n'aimait pas le sang. Seulement, quand les autres moyens faisaient défaut, le







INDICATEUR

Ville d'Edmonton

MAIRE : Chas. May.
CONSEILLERS : J. R. Boyle, R. Manson, T. Bellamy, J. H. Picard, Latta, W. A. Griesbach, R. Mays, Smith.
COMMISSAIRES DE LA CITÉ : Geo. Kinnaird, H. Hargreaves, Chas May.
SECRÉTAIRE-TRÉSORIER : Geo. Kinnaird
CHEF DE POLICE : Sergent Evans
CHEF DU DÉPARTEMENT DU FEU : M. Davidson.
CHEF DU BUREAU MÉDICAL : Dr Braithwaite
MAITRE DE POSTE : Alex. Taylor
REGISTRAIRE DES NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS : St George Jellett
MAGISTRATS : J. S. Cowan, Dr C. H. Stuart Wade
SOUS-PERCEPTEUR DU REVENUE DE L'INTÉRIEUR : Frank Osborne

District

MÉMBRE DU SÉNAT : Hon. Dr P. Roy,
DÉPUTÉ AUX COMMUNES DU CANADA. L'Hon. Frank Oliver.
DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉ LÉGISLATIVE L'Hon, C. W. Cross
COUR SUPRÊME D'ALBERTA, JUGE EN CHEF ; L'Hon. Arthur Sifton
JUGE RÉSIDENT, , L'Hon. Juge Scott
SOUS-GREFFIER, Alex. Taylor
SOUS-SHÉRIF. W. S. Robertson
SOUS-AGENT DES TERRES DU DOMINION : A. Harrison
RÉGISTRATEUR : George Roy
CORONER : Dr Braithwaite
OBSERVATEUR MÉTÉOROLOGIQUE : H. Young

GOUVERNEMENT PROVINCIAL

LIEUTENANT-Gouverneur : Hon. M Bulyea
PREMIER MINISTRE ET PRÉSIDENT : DU CONSEIL EXÉCUTIF : L'Hon. A. C. Rutherford
PROCUREUR-GÉNÉRAL ; L'Hon. C. W. Cross
SECRÉTAIRE PROVINCIAL ; L'Hon. W. Th. Finlay
TRESORIER PROVINCIAL : L'Hon. A C. Rutherford
MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : L'Hon. W. H. Cushing
MINISTRE DE L'AGRICULTURE: L'Hon W. Th. Finlay
MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE L'Hon. A.C. Rutherford
SOUS-MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : John Stocks
SOUS-MINISTRE DE L'AGRICULTURE : George Harcourt
ASSISTANT-PROCUREUR-GÉNÉRAL : Woods
SOUS-TRESORIER PROVINCIAL (par interim) : J. T. Mutrie
SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL (par interim) : Geo. Harcourt
SOUS-MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; D. S. MacKenzie
SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL : H. W. Hunsfield Riley
AUDITEUR PROVINCIAL ; E. W. Burley
REGISTRAIRE DES MARQUES DE ; COMMERCE : J. R. C. Honeyman

ASSEMBLEE LEGISLATIVE

ORATEUR : C. W. Fisher

COLLÈGES ELECTORAUX	DÉPUTÉS
Athabaska	F. Bredin
Banff	C. W. Fisher
Calgary	W. H. Cushing
Cardston	J. W. Woolf
Edmonton	C. W. Cross
Sturgeon	J. R. Boyle
Gleichen	Ch. Stewart
High River	
Innisfail	J. A. Simpson
Lacombe	W. H. Puffer
Leduc	R. T. Telford
Lethbridge	Dr De Veber
Macleod	McKenzie
Medecine Hat	W. T. Finlay
PEACE RIVER ;	J. Brick.
Pincher Creek	J. T. Marcellus
Ponoka	J. R. McLeod
Red Deer	J. T. Moore
Rosebud	C. D. Hiebert
Stony Plain	J. A. McPherson
Strathcona	A. C. Rutherford
St Albert	H. W. McKenny
Vermillon	McCauley
Victoria	F. A. Walker
Wetaskiwin	A. S. Rosenroll

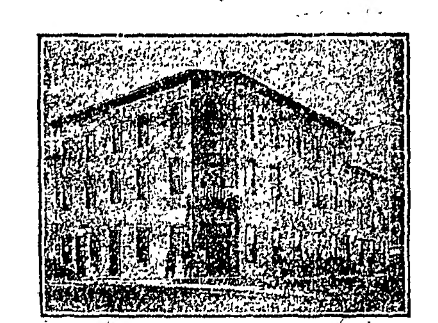
SOCIETE DE COLONISATION D'ALBERTA

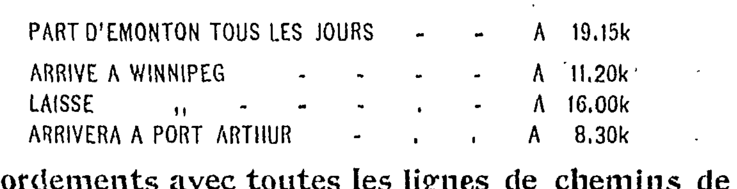
OFFICIERS

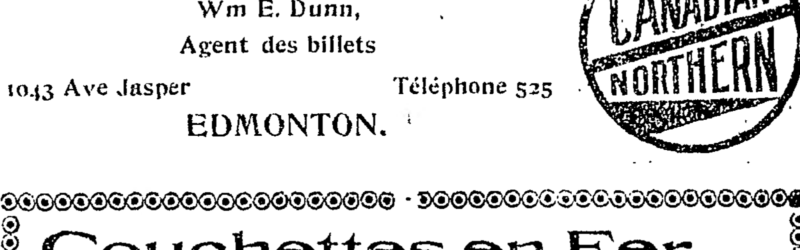
PRES.-HON. : Hon. J. D. Rolland
PRÉSIDENT : J. H. Picard
VICE-PRÉSIDENT : J. H. Gariépy
SECRÉTAIRE : Wilfrid Gariépy
DIRECTEURS : Dr P. Roy, P. E. Lessard, O. Tessier, F. X. Boileau et D. Thibaudeau

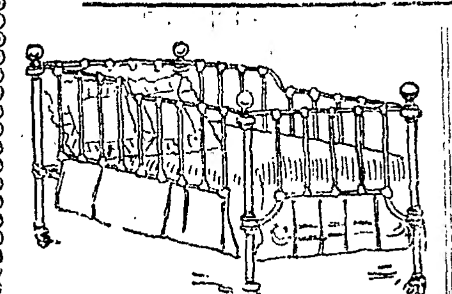
Adresse Postale : Tiroir " A ", Edmonton, Alberta, Canada.

Le secrétaire repondra volontiers à toute demande de renseignements sur le pays.









sang ne forçait jamais Gonzague à reculeé.

Un instant, l'aventure de cette nuit avait mal tourné. Tant pis pour Chaverny. Mais, depuis que le bossu s'était mis en avant, les choses prenaient une physionomi nouvelle et meilleure. Le bossu était évidemment un homme à qui on pourrait tout demander. Gonzague l'avait jugé d'un coup d'œil. C'était un de ces êtres qui font volontiers payer à l'humanité l'injure de leur propre misère, et qui gardent rancune aux hommes de la croix que Dieu mit comme un fardeau trop lourd sur leurs épaules.

– La plupart des bossus sont méchants, pensait Gonzague : les bossus se vengent. Les bossus ont souvent le cœur cruel, l'esprit robuste, parce qu'ils sont en ce monde comme en pays ennemi. Les bossus n'ont point de pitié. On n'en eut point pour eux. De bonne heure, la raillerie idiote frappa leur âme de tant de coups, qu'un calus protecteur se fit autour de leur âme.

Chaverny ne valait rien pour la besogne indiquée. Chaverny n'était qu'un fou ; le vin le faisait franc, généreux et brave. Chaverny eut été capable d'aimer sa femme et de s'agenouiller devant elle après l'avoir battue, non. Le bossu ne devait mordre qu'un coup de dent, mais un coup mortel. Le bossu était une véritable trouvaille.

Quand Gonzague demanda le notaire, chacun voulut faire du zèle. Oriol, Albert, Montaubert, Cidalise, s'élancèrent vers la galerie, devançant Cocardasse et Passepoil. Ceux-ci se trouvèrent seuls un instant sous le péristyle de marbre.

—Ma caillou, fit le Gascon, la nuit elle va pas finir sans qu'il grêle...

– Des horions, interrompit Passepoil : la girouette est aux tapes.

– As pas pur, la main elle me démange, et toi ?

– Dame, il y a déjà du temps qu'on qu'on a dansé, mon noble ami.

Au lieu d'entrer dans les appartements du bas, ils ouvrirent la porte extérieure et descendirent dans le jardin. Il n'y avait plus trace de l'embuscade dressée par Gonzague au-devant de la maison. Nos deux braves poussèrent jusqu'à la charmille où M. de Peyrolles avait trouvé, la veille, les cadavres de Saldagne et de Faënza. Personne dans la charmille.

Ce qui leur sembla plus étrange, c'est que la poterne percée sur la ruelle était grande ouverte.

Personne dans la ruelle. Nos deux braves se regardèrent.

–Té, vé, ce n'est pourtant pas lou couquin de Parisien qu'il a fait cela, murmura Cocardasse, puisqu'il est là haut depuis hier au soir.

–Sait-on ce dont il est capable, riposta Passepoil.

Ils entendirent comme un bruit confus du côté de l'église.

—Reste-là, dit le Gascon : je vais aller y voir.

Il se coula le long des murs du jardin, tandis que Passepoil faisait faction à la poterne. Au bout du jardin était le cimetière Saint-Magloire. Cocardasse vit le cimetière plein de gardes françaises.

—Eh donc, ma caillou, fit-il en revenant, si l'on danse, les violons ils ne manqueront pas.

Pendant cela, Oriol et ses compagnons, faisaient irruption dans la chambre de Gonzague, où maitre Griveau aîné, notaire royal, dormait paisiblement sur un sofa, auprès d'un guéridon supportant les restes d'un excellent souper.

Je ne sais pas pourquoi notre siècle s'est acharné contre les notaires. Les notaires sont généralement des hommes propres, frais, bien nourris, de moeurs très douces, ayant le mot pour rire en famille, et doués d'une rare sûreté de coup d'oeil au whist. Ils se comportent bien à table ; la courtoisie chevaleresque s'est refugiée chez eux ; ils sont galants avec les vieilles dames riches, et certes peu de Français portent aussi bien qu'eux la cravate blanche, amie des lunettes d'or. Le temps est proche où la réaction se fera. Chacun sera forcé de convenir qu'un jeune notaire blond, grave et doux dans son maintien, et dont le ventre naissant n'a pas encore acquis tout son développement, est une des jolies fleurs de notre civilisation.

Maitre Griveau aîné, notaire-tabellion-garde-notes royal et du Châtelet, avait l'honneur d'être, en outre, un serviteur dévoué de M. le prince de Gonzague. C'était un bel homme de quarante ans, gros, frais, rose, souriant, et qui faisait plaisir à voir. Oriol le prit par un bras, Cidalise par l'autre, et tous deux l'entraînèrent au premier étage.

La vue d'un notaire causait toujours un certain attendrissement à la Nivelle : ce sont eux qui prétent force et valeur aux donations entre vifs.

Maître Griveau aîné, homme de bonne compagnie, salua le prince, ces dames et ces messieurs, avec une convenance parfaite. Il avait sur lui la minute du contract, préparée d'avance : seulement, le nom de Chaveany était en tête de la minute. Il fallut rectifier cela. Sur l'invitation de M. de Peyrolles, maitre Griveau aîné s'assit à une petite table, il tira de sa poche, plume, encre, grattoir, et se mit en besogne. Gonzague et le gros des convives étaient restés autour du bossu.

—Cela va-t-il être long? fit celui-ci en s'adressant au notaire.

Maître Griveau, dit le prince en riant, vous comprenez l'impatience bien naturelle de ces jeunes fiancés.

—Je demande cinq minutes, monseigneur, répliqua le notaire.

Esope II chiffonna son jabot d'une main, et lissa de l'autre d'un air vainqueur les beaux cheveux d'Aurore.

—Juste le temps de séduire une femme, dit-il.

—Buvons, s'écria Gonzague, puisque nous avons du loisir. Buvons à l'heureux hyménée.

On décoiffa de nouveau les flacons de champagne. Cette fois, la gaieté semblait vouloir maître tout à fait. L'inquiétude s'était évanouïe ; tout le monde se sentait de joyeuse humeur.

Dona Cruz emplit elle-même le verre de Gonzague.

– A leur bonheur ! répéta le cercle riant et buvant.

–Or ça ! fit Ésope II, n'y a-t-il point ici quelque poète habile pour composer mon épithalame ?

—Un poète ! un poète ! cria-t-on ; on demande un poète !

Maître Griveau aîné mit sa plume derrière l'oreille.

—On ne peut pas tout faire à la fois, prononça-t-il d'une voix discrè et douce ; quand j'aurai fini le contrat, je rimerai quelques couplets impromptus.

Le bossu le remercia d'un geste noble.

—Poésie du Châtelet, dit Navailles ; madrigaux de notaire- niez donc que ce soit maintenant l'âge d'or.

–Qui songe à nier ? répartit Nocé ; les fontaines vont produire du lait d'amandes et du vin mousseux.

—C'est sur les chardons, ajouta Choisy, que vont naître les roses.

–Puisque les tabellions font des ve..

Le bossu se rengorgea et dit avec une orgueilleuse satisfaction :

—C'est pourtant à propos de mon mariage qu'on dépense tout cet esprit-là. Mais, se reprit-il, resterons-nous ainsi ? Fi donc ! la mariée est en négligé. Et moi, palsambleu ! je fais honte ! je ne suis pas coiffé, mes manchettes sont frippées.

—La toilette de la mariée, morbleu ! ajouta le bossu : n'ai-je pas entendu parler d'une corbeille, mesdames ?

Nivelle et Cidalise étaient déjà dans le boudoir voisin. On les vit bientôt reparaitre avec la corbeille. Dona Cruz prit la direction de la toilette.

–Et vite, dit-elle, la nuit se passe. Il nous faut le temps de faire le bal.

—Si elles allaient te l'éveiller, bossu, dit Navailles.

Ésope II avait un miroir d'une main un peigne de l'autre.

–Chère belle, dit-il à la Desbois au lieu de répondre, un coup par derrière à ma coiffure.

Puis se tournant vers Navailles :

–Elle est à moi, reprit-il, comme vous êtes à M. de Gonzague, mes bons enfants, ou plutôt à votre ambition. Elle est à moi comme ce cher M. Oriol est à son orgueil, comme cette jolie Nivelle est à son avarice, comme vous êtes tous à votre péché capital mignon. Ma belle Fleury, refaites mon nœud, s'il vous plait.

–Voilà, dit en ce moment maitre Griveau aîné ; on peut signer.

– Avez-vous écrit les noms des mariés ? demanda Gonzague.

–Je les ignore, répondit le notaire.

–Ton nom, l'ami ? reprit le prince.

–Signez toujours, monseigneur, repartit Ésope II d'un ton léger ; signez aussi, messieurs, car j'espère bien que vous me ferez tous cet honneur. J'écrirai mon nom moi-même : c'est un drôle de nom, et qui vous fera rire.

–Au fait, comment diable peut-il s'appeler ? dit Navailles.

– Signez toujours, signez. Monseigneur, j'aimerais vos manchettes pour cadeau de noce.

Gonzague détacha aussitôt ses manchettes de dentelle et les lui jeta à la volée. Puis il s'approcha de la table pour signer. Ces messieurs s'ingéniaient à trouver un nom pour le bossu.

–Ne cherchez pas, dit-il en agrafant les manchettes de Gonzague, vous ne trouveriez jamais. Monsieur de Navailles, vous avez un beau mouchoir brodé.

Navailles lui donna son mouchoir. Chacun voulut ajouter quelque chose à sa toilette : une épingle, une boucle, un nœud de rubans. Il se laissait faire et s'admirait dans son miroir. Ces messieurs, cependant, signaient chacun à son tour. Le nom de Gonzague était en tête.

–Allez voir si ma femme est prête, dit le bossu à Choisy, qui lui attachait un jabot de malines.

– La mariée ! voici la mariée cria-t-on à ce moment.

Aurore parut sur le seuil du boudoir, en blanc costume de mariée, et portant dans ses cheveux les fleurs d'oranger symboliques. Elle était belle admirablement, mais ses traits pâles gardaient cette étrange immobilité qui la la faisait ressembler à une charmante statue. Elle était toujours sous le coup du maléfice.

Il y eut à sa vue un long murmure d'admiration. Quand les regards se détournèrent d'elle pour retomber sur le bossu, lui, battait des mains avec transport et répétait :

–Corbleu ! j'ai une belle femme ! A nous deux maintenant, ma charmante; à notre tour de signer.

Il prit sa main des mains de Dona Cruz, qui la soutenait, On s'attendait à quelque marque de répugnance ; mais Aurore le suivit avec une docilité parfaite. En se retournant pour gagner la table où maître Griveau aîné avait signer tout le monde, le regard d'Ésope II rencontra celui de Cocardasse junior, qui venait de rentre avec son compagnon Passepoil, Ésope II cligna de l'œil en touchant son flanc d'un geste rapide. Cocardasse comprit, car il lui barra le passage en s'écriant :

– Capédédiou ! il manque quelque chose à ta toilette, pécaïré !

–Quoi donc ? quoi donc ? fit-on de toutes parts.

–Quoi donc ? répéta le bossu lui-même bien innocemment.

– As pas pur ! répliqua le Gascon. Depuis quand un gentilhomme se marie-t-il sans épée ?

Ce ne fut qu'un cri dans toute l'honorable assistance,

–C'est vrai, c'est vrai, réparons cet oubli. Une épée au bossu, il n'est pas encore assez drôle comme cela.

Navailles mesura de l'œil les rapières tandis qu'Ésope II faisait des manières et murmurait :

–Je ne suis pas habitué. Cela gênerait mes mouvements.

Parmi toutes ces épées de parade, il y avait une forte épée de combat : c'était celle de ce bon M. de Peyrolles, qui ne plaisantait jamais. Navailles détacha bon gré malgré l'épée de ce bon M. de Peyrrlles.

–Il n'est pas besoin, il n'est pas besoin, répétait Ésope II.

(A continuer)

NOTES LOCALES

Le nouveau magasin de fer de Lundy & McLeod, vis-à-vis l'édifice Empire, est ouvert au public.

M. Louis Madore, avocat de Montréal, est un nouvel arrivé à Edmonton.

M. J. C. Noel, du bureau Noel, Noel & Cormack, est parti ces jours derniers pour Dawson, Y. T.

M. Shultz, dont le magasin a été brûlé lors de l'incendie de la salle Robertson, a ouvert un nouveau magasin et une salle d'encan sur la première rue.

M. E. Brosseau, sr., de Brosseau, est à Edmonton depuis quelques jours.

M. O. Derome, typographe dans nos ateliers, est revenu à Edmonton après un séjour de plusieurs semaines dans la province de Québec.

Le fils de M. Ludger Comeau, de St Pierre, a subi, hier, à l'hôpital général, une opération pour l'appendicite.

M. Eudore Fortier est un nouvel arrivé, venant de Montréal.

Emile Roy, fils de M. P. Roy, arpenteur fédéral, part aujourd'hui pour Québec, par le C. P. R.

La maison Maisonneuve & Terrault annonce des choses intéressantes pour les fumeurs ; voir la réclame page cinq.

M. et Mme George Roy partent aujourd'hui pour un voyage d'une couple de mois en province de Québec.

MM. Shaw & Layat ouvriront, samedi, une partie de leur restaurant, situé voisin du Bureau de Poste.

Madame P. E. Lessard est partie pour la province de Québec avec sa petite fille. Madame Lessard passera quelque temps dans l'Est à visiter parents et amis.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce de "Castor" le nouveau photographe qui a installé ses ateliers sur la rue Jasper, en face de l'édifice Empire.

Hier sont commencées les séances des Chambres de Commerce, réunies en convention à Edmonton. Au delà de soixante délégués, réprésentant les Chambres de Commerce des différentes villes de l'Ouest, sont en ville à cette occasion.

Edmonton recevait mardi la visite de l'association des femmes journalistes qui, après leur convention annuelle à Winnipeg, vendredi dernier, ont voulu pousser une pointe jusqu'à Edmonton.

Parmi ces dames était Mademoiselle Barry, "Françoise," du "Journal de Françoise," qui nous a fait le plaisir d'entrer à nos bureaux, et Madame Frèchette, belle-sœur de notre poëte canadien et correspondante du magazine amérisain "Harper's Weekly."

Parmi les officiers de l'association élus à la convention de Winnipeg, nous remarquons le nom de Madame A. B. Watt, d'Edmonton, trésorière, à qui nous adressons nos félicitations.

Une petite féte très réussie réunissait, jeudi dernier, les amis de Mr. et Mde. O.Tessier, à l'occasion du 25ième anniversaire de leur mariage.

La coquette résidence de la 2ième rue avait éte mise sans dessus dessous afin de pouvoir héberger les nombreux invités, dont le défilé commença à arriver vers 9. 30 h-

Mde. O. Tessier, charmante dans une robe de dentelle noire recevait les invités, assistée de Melle. Germaine Tessier, sa fille, trés gracieuse en mousseline blanche.

Après la lecture d'une adresse de félicitations lue par Mr. Roy et la présentation des cadeaux de circonstance, qui, par leur richesse et leur nombre, attestaient l'unanimité et la sincèrité des sympathies que l'heureux couple a su s'acquerir, Mr.Tessier remercia les assistants en quelques paroles émues, après quoi les invités se dispersèrent au gré de leur fantaisie, à travers l'hospitalière maison placée à leur disposition ; tandis que les cartes et causeries amicales groupaient les gens sérieux, une vingtaine de jeunes couples tournaient joyeusement au son d'une excellente musique.

Ce fut un petit miracle de voir comment fut mise en contradiction cette loi physique d'après laquelle le contenu doit être plus petit que le contenant : à voir l'aisance avec laquelle les invités évoluaient d'une pièce à l'autre, de la salle de danse au boudoir, du fumoir aux salles de cartes, on n'aurait jamais cru que près de cent personnes se trouvaient là.

Après le souper, d'une délicatesse parfaite, servi par petites tables où la gaité règnait de pair avec la bonne chère, la féte reprit avec un entraine nouveau, tant et si bien que l'aube blanchissait déjà depuis longtemps les vitraux, que les derniers danseurs se refusaient encore à abandonner le plancher.

En somme, réception très réussie et beaucoup d'entrain et de gaieté.

Nous nous associons de grand cœur aux nombreux amis de Mr. et Mde. O. Tessier pour leur offrir nos plus sincères félicitations et meilleurs voeux.

Aperçus dans l'assistance : Mde Asselin, Mde. Dr. Blais, Mde. Bérubé, Mde. Chénier, Mde. Duplessis, Mde. Gariépy, Mde. Ketchen, Mde. Labissonnière, Mde. Lessard, Mde. Lemarchand, Mde, Lachambre, Mde. Pomerleau, Mde, Jules Royal, Mde. George Voyer, Mde. Eudore Voyer, Melle E. Bérubé, Melle E. Duplessis, Melle Farrell, Melle Lachambre.—Messieurs: L. Arseneault, Dr. A Blais, W. Gariépy, E. Bérubé. M. Bertrand, J. Chénier, A. Chardonneau, L. Dubuc, E. Delavault, A. Déchêne, R. Duplessis, R. Farrell, J. H. Gariépy, Geo. Roy, C. Gariépy, H. Hétu, J. Jodoin, A.L'Oiseau, J. Labissonnière, P. E. Lessard, J. A. Lessard, Jules Royal, J. L. Lessard, R. Lemarchand, S. Larue, P. Lachambre, J. Noël, J. H. Picard, K. C. Pickel, N. Pomerleau, L. Savard, O. Terrault, D. Thibaudeau, Geo .Voyer, E. Voyer.

GASTON

ST. ALBERT

Les cultivateurs des environs paraissent très satisfaits de l'apparence des récoltes. Tout pousse bien et le grain est beau-

On nous dit que les personnes qui seront chargés de faire le recensement on été nommées par le gouvernement et yue M, Boudreau est du nombre.

L'inspecteur des ponts et chemins est venu visiter le district de St Albert. Comme résultat de cette visite plusieurs améliorations seront faites à nos chemins, ce qui ne fera tort à personnes, car par le temps qui court nos grandes routes sont dans un état pitoyables.

Comme le COURRIER le disait la semaine dernière le moulin de MM. Campeau & Daigneault a été incendié. Les pertes totales s'élevent à $5000. et il n'y avait que pour $1.000 d'assurance.

Le moulin est tout brulé et les machineries absolument hors de service. C'est une perte non seulement pour les proprietaires mais pour le village, et il est à désirer que Campeau & Daigneault trouveront les capitaux pour reconstruire leur moulin.

Notre rue commerciale à pris une nouvelle apparence depuis les réparations faites aux divers établ'ssements mercantiles, entre autres les magasins de M. Dawson et de M. Chévigny.

M. David Chévigny se fait construire une jolie résidence.

Nos patriotes travaillent à préparèr la célébration de la St. Jean Baptiste. D'après ce qu'on en peut jugé, nous aurons une belle démonstrrtion.

On annonce le mariage prochain de M. Malone à Mademoiselle O'Donnell.

MORINVILLE

Les récoltes ont belle apparence nans nos parages, quoique les vers fassent un dommage assez considérable. Le grain est très beau et nos prairies sont bien jolies dans leur robe de verdure.

Petites Annonces

ACCORDEUR DE PIANOS. M. G C. Jones, de la maison Astley-Jones Piano & Organ Co., accorde les pianos de nos musiciens depuis sept ou huit ans. Avez-vous besoin de faire accorder le vôtre ?

Bucherons demandés — Plusieurs bons bucherons demandés pour une équipe d'arpenteurs. Bons gages. S'adresser à A. Michaud — Arpenteur Fédéral. Au dessus du magasin J. B. Mercer.

La propriété continue de se vendre à un bon prix et nos courtiers d'immeubles sont des gens affairés par le temps qui court.

On nous dit que M. Ant. Giroux est en marché de vendre ses quatre-vingts acres de terre au prix de $25 de l'acre.

L'hôtel Rivest vient d'être peinturé à neuf, ce qui lui donne une apparence tout à fait gentille.

Il y a plusieurs bâtisses en construction ici, et plusieurs propriétaires font faire de grandes réparations à leurs demeures. Nous aurons avant longtemps un village très "up-to-date."

Les propriétaires du "Movinville Store" font, en ce moment, charroyer du bois pour un élévateur qu'ils ont décidé de construire dans le courant de l'été. Cet élévateur devra être prêt pour la prochaine récolte.

M. N, Boissonneault est à Edmonton sous les soins du Dr Blais, souffrant de rhumatisme.

La corporation doit faire construire de nouveaux trottoirs et faire réparer la rue Montcalm. Voilà des améliorations qui viennent à propos. Nos félicitatians à qui de droit.

Marché d'Edmonton

FOIN,	$12. à $15.
MIL,	$15.00
AVOINE	26 à 27cts.
PAILLE	$4. la ton.
ORGE	25cts.
PATATES	40 à 50cts.
OEUFS	15 à 20cts.
BEURRE	17 à 25cts.
BŒUF	$3\frac{3}{4}$cts.
PORC	$6\frac{1}{2}$cts.
VEAU	$5\frac{1}{2}$cts.
MOUTON	6cts.
DINDES	18cts.